

# NATURALISME ET MYSTICISME

## CHEZ D. H. LAWRENCE

---

THÈSE  
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

**Saul COHN**

(*Paul G. Cohn*)

PARIS  
LIBRAIRIE LIPSCHUTZ  
4, PLACE DE L'ODÉON

—  
1932







NATURALISME ET MYSTICISME

CHEZ D. H. LAWRENCE



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

UNIVERSITÉ DE LYON -- FACULTÉ DES LETTRES

# NATURALISME ET MYSTICISME

## CHEZ D. H. LAWRENCE

---

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

**Saul COHN**

---

PARIS  
LIBRAIRIE LIPSCHUTZ  
4, PLACE DE L'ODÉON

—  
1932

UNIVERSITEIT VAN LEIDEN — 1817

WATEROLOGIE EN WINDKUNDE  
THEORIE EN PRAKTIJK



A MES MAITRES DE L'UNIVERSITE

*Hommage reconnaissant.*

S. C. C.



## L'ŒUVRE DE LAWRENCE

L'œuvre de Lawrence est imposante. De 1910 à 1929, (il mourut en 1930, âgé de quarante-cinq ans), ont paru douze romans, de nombreuses nouvelles, des récits de voyage, des ouvrages philosophiques et plusieurs recueils de poèmes. Et chacun des romans représente un monde différent, — néanmoins un monde où Lawrence a vécu —, et dont il nous fait connaître les tenants et aboutissants. Chacun d'eux est une œuvre importante.

L'impression que font sur nous ces œuvres romanesques est considérable. Il est facile de pénétrer dans le monde imaginaire de Lawrence. Il possède ce don immédiat de nous intéresser aux personnages qu'il crée, et de nous les faire connaître par un récit presque constamment vivant et mouvementé. Nous le suivons sans discussion : nous sommes captivés par son talent, par sa vive imagination, par la fraîcheur et la vie de ses descriptions. Le dépaysement est complet. Nous quittons notre propre voie pour suivre celle de ses héros. A peine nous apercevons-nous qu'ils nous conduisent en d'étranges chemins. Si nous en prenons conscience, le « bush » où nous sommes perdus avec ses héros a tant d'attraits, que nous voulons en connaître tous les détours. Nous

voici rêveurs, forcés de considérer cette nouvelle conception de la vie et de la destinée. La philosophie de Lawrence nous paraît maintenant la flamme qui donne la vie à ses personnages. En vain, nous nous répétons qu'un personnage de roman qui n'est que le reflet d'une théorie est un triste personnage de roman, sans vie, sans individualité, un simple reflet de l'auteur. Le fait dément cette affirmation : chacun des personnages des romans de Lawrence est vivant, et bien vivant.

Alors, réfléchissant davantage, il nous apparaît qu'un héros de roman qui n'est qu'une photographie de la réalité, — comme il y en a tant dans les romans anglais —, comme ceux que crée lord Chatterley, l'écrivain sans sexe du roman de Lawrence, (*Lady Chatterley's lover*) —, n'est pas un être vivant, mais une image, un fantôme, qu'il y a une création, un enfantement littéraire, comme il y a un enfantement humain. Et que, de même que le père et la mère donnent naissance à un être pareil à eux, mais tout différent, Lawrence a fait couler son sang dans la chair de ses héros, il leur a donné la vie, cette réalité dont nous avons plutôt l'intuition directe que la preuve donnée par la raison, tout en leur gardant à chacun une personnalité bien distincte.

Tout grand romancier exprime plus ou moins consciemment ce sentiment de la vie, cette explication intérieure que chacun de nous se donne de l'existence. Qu'un Loti décrive les hauts plateaux de la Perse, ou les sentiments d'un pêcheur, son style

trahit aussitôt, ou plutôt traduit, son univers intérieur, son attitude et ses réactions en face de la vie. Rêve et passivité sont les mots qui nous viennent, mots bien imparfaits, mais suffisants pour distinguer cet univers de celui d'un Thomas Hardy : amertume humaine, grâce et douceur de la nature, ou celui d'une Emily Brontë : lutte, lutte des instincts aveugles dans l'ombre, union dans la lumière. Dans celui de Lawrence, tous les êtres cherchent avec passion à s'unir avec ces étranges puissances inconscientes qui dirigent la vie universelle : ombre et soleil, force et inconscience, pour lesquelles ils éprouvent une crainte mêlée d'adoration.

Mais ce Lawrence romancier, si plein de chaleur et de vie, est doublé d'un philosophe. Il mêle à ses fictions des réflexions personnelles, surtout à la fin de sa vie. La philosophie implicitement exprimée par ses personnages et par ses descriptions, il cherche à la préciser, à la traduire en formules.

Et dans ses poèmes, ce sont tantôt des symboles, tantôt des cris ou des protestations qui compléteront l'expression de cette philosophie.

Ces idées de Lawrence, cette conception de la vie, de la destinée de l'homme, de ses rapports avec le monde et avec ses semblables, c'est ce que nous nous proposons d'étudier.

## LA VIE DE D. H. LAWRENCE

Lawrence est l'homme du Nottinghamshire, une des plus charmantes contrées de l'Angleterre, avec ses longues vallées et ses collines, avec ses bois tout fleuris de primevères et de jonquilles, ses grands bois de chênes qui donnèrent asile à Robin Hood. Mais cette contrée a été éventrée par les mines, écrasée par les tas de charbon, s'est couverte de pustules, les fabriques, s'est vue souillée par le charbon, polluée par les fumées, déshonorée par les affreuses maisons de mineurs, dont chaque hideux exemplaire est répété des milliers de fois.

Son père était mineur. Sa mère avait été institutrice; elle avait beaucoup lu, et même écrit des vers. La sœur cadette de Lawrence nous confie que les enfants, — ils étaient cinq —, se demandaient souvent comment leur père et leur mère, si peu faits l'un pour l'autre, avaient pu s'épouser. « Mais, ajoute-t-elle, quand je me souviens de mon père, jeune, je revois un bel homme, de taille moyenne, avec des cheveux noirs ondulés. Il se vantait qu'un rasoir n'avait jamais touché son visage. Il avait des yeux noirs pétillants et un teint coloré. Sa voix était très agréable, et pendant des années, il fit partie du chœur à l'église de Brinsley ».

Lawrence a fait de son père un portrait bien plus vivant encore dans « Sons and Lovers ». Ce bel homme plein de vie et d'entrain était descendu dans la mine à l'âge de sept ans. Mais le généreux sang gallois qu'il avait dans les veines lui avait permis, malgré la dure vie de la mine, de pousser droit et large, de rester vif et leste, d'aimer la danse et la musique, et la compagnie joyeuse de la taverne. Sans aucun doute, la mine épuisa sa belle santé, mais, comme ces plantes qui, repiquées dans un mauvais sol, gardent néanmoins assez longtemps les vertus de l'espèce cultivée dont elles sont issues, il s'était développé parmi ses compagnons mineurs dans le même sens qu'il l'eût fait s'il eût continué à mener la vie des paysans ses ancêtres. Adroit de ses mains, il pouvait forger, sculpter, étamer, jardiner, au grand émerveillement de ses enfants. Et, à l'auberge, son esprit libre et moqueur sans méchanceté lui gagnait les suffrages de ses camarades.

Mais c'était un homme du passé, il ne lisait pas, restait confiné dans son petit cercle de travaux, ne savait pas exprimer ses désirs ni ses émotions, ne distinguait pas toujours le vrai du faux, prenant parfois ses désirs pour des réalités : une forte nature instinctive, un surgeon de la vieille Angleterre sauvage, païenne et primitive.

Sa mère était une femme cultivée, une nature délicate, éprise de perfection, parfaitement consciente. Le seul moment d'égarement de sa vie fut celui où elle s'éprit de son futur mari, et elle dut

s'en repentir souvent. Néanmoins, elle avait aimé son mari, et elle lui resta fidèle. Il lui semblait de son devoir d'essayer de lui imposer son idéal : entreprise impossible. Du moins elle réussit à élever ses enfants à son idée.

Quand Lawrence naquit, le 11 septembre 1885, à Eastwood, non loin de Nottingham, ses parents avaient déjà trois enfants : George Arthur, William Ernest et Emilie, et sa naissance n'était pas désirée. Les scènes de ménage étaient fréquentes entre le père et la mère. John Arthur Lawrence s'éternisait au cabaret, sa femme l'attendait avec une rage croissante, et ne lui cachait pas son mépris. Et les enfants, dans leur lit, recueillaient les échos de ces luttes pénibles.

Les Lawrence changèrent souvent de résidence, déménageant d'une maison de mineur à l'autre. Celle où Lawrence vécut enfant faisait partie d'un bloc de constructions élevé par les propriétaires de la mine et qu'on appelait « The Breach ». C'est une maison ouvrière en briques, d'aspect propre et morne, avec ses fenêtres régulièrement percées, longues et étroites. Elle avait pour mérite d'être à l'extrémité de la rangée de maisons et d'avoir vue sur trois côtés. Elle était entourée d'un jardin. Mais elle se trouvait dans un creux, et donnait sur de sordides dépôts d'ordures. La mère de Lawrence ne s'y plaisait pas. On déménagea de nouveau. Lawrence avait sept ans.

Lawrence s'est plutôt souvenu de la rue ouvrière

de sa petite enfance que de la maison. Il a évoqué la promiscuité de la vie dans ces maisons aux murs minces. Quand une femme avait besoin de l'aide de sa voisine, elle frappait avec le tisonnier contre la plaque de fonte du foyer, et comme les cheminées des deux maisons étaient adossées l'une à l'autre, cela faisait un grand bruit. Il a évoqué aussi les femmes bavardant d'un jardin à l'autre en épiant le retour du mari, les enfants qui jouent tous ensemble comme des frères et sœurs, et la vie de chacun connue et commentée par tous.

Mais, au foyer de Lawrence, l'existence avait du charme et de la dignité. Sa mère, active et travailleuse, y entretenait une propreté, une netteté minutieuses, et sa recherche du beau consistait à n'acheter que peu de meubles, mais à les choisir solides et d'une forme plaisante. Elle n'était pas très expansive ni caressante, et n'embrassait pas souvent ses enfants, mais ils sentaient continuellement autour d'eux son amour vigilant et attentif, et elle les entourait de soins. Grâce à elle, ils avaient leur fête de Noël, si modeste fut-elle. Et quels miracles d'économie ne devait-elle pas réaliser, — son mari ne lui donnait guère que vingt-cinq shillings par semaine —, pour arriver à mettre un bonhomme en pain d'épices, un sucre d'orge dans leur bas de Noël, ou, plus tard, leur faire cadeau d'un livre ou d'un jouet.

Lawrence a gardé un merveilleux souvenir des parties qu'il fit avec ses petits amis et amies, jeux et parfois batailles, à la lueur de l'unique bec de

gaz du quartier, et dans l'obscurité de la nuit d'hiver qui tombait. Puis tous revenaient autour de la lampe et chantaient sauvagement les vieilles chansons :

« Mes souliers sont en cuir de Courdoue,  
Mes bas sont en soie,  
Je porte un anneau à chacun de mes doigts,  
Je me lave dans du lait... ».

Lawrence enfant, aimait la compagnie des petites filles et leurs jeux. Sa sœur raconte plaisamment un de ses essais culinaires. Il avait pétri et cuit des gâteaux aux pommes de terre. Le résultat était exécrable, néanmoins le petit David Herbert essayait de convaincre ses jeunes amies : C'est bon, n'est-ce pas ? et elles n'osaient le contredire. Un instant après : Ce n'est pas trop bon, n'est-ce pas ? Puis : Oh c'est trop mauvais... et les gâteaux furent jetés aux ordures...

Il aimait passionnément les animaux. Il eut des souris blanches apprivoisées et qui se multipliaient avec une rapidité étonnante, un petit fox-terrier prêté pour quelques mois, et qu'il nomma Rex. Quand il fallut le rendre, ce fut une désolation.

Les heures d'école ne semblent pas avoir fait sur lui une grande impression. Il était bon élève, sans doute. Mais la vie à la maison, faite de sentiments, de luttes passionnées, d'occupations utiles, laissa en lui des traces ineffaçables. Il aimait à aider sa mère, et toute sa vie, il détesta avoir des domestiques, et ne craignait pas de faire la vaisselle, les chaussures, les lits, la lessive. Le peu que sa femme savait faire,

dit Mabel Dodge Luhan, c'est de lui qu'elle l'avait appris.

Cependant, il lisait passionnément et développait son intelligence. Son père aurait voulu qu'il descendît à la mine, mais, pas plus que pour ses frères, sa mère ne l'entendait ainsi. A treize ans, il obtint une bourse et devint élève de la « High School » de Nottingham. Il s'y rendait par le train, partant le matin de bonne heure, rentrant tard le soir. Il y passa trois ans, bien noté par ses maîtres, surtout en français et en dessin. Jamais, dans son œuvre, Lawrence n'a décrit ce temps de collège. Il y fait une brève allusion, dans un de ses articles :

« De même que j'avais été content de quitter l'école, je fus content de quitter le collège (l'Université). Il avait signifié pour moi une grande désillusion, au lieu du contact vivant avec des hommes ».

(It had meant mere desillusion, instead of the living contact of men).

Il l'a confondu, dans « Sons and Lovers », avec ce temps d'apprentissage qu'il fit chez M. Haywood, fabricants d'instruments chirurgicaux. Il y resta un an, de seize ans à dix-sept ans. Il gagnait treize shillings par semaine. Les impressions les plus vives à ce moment-là furent des amitiés et de gentilles discussions avec d'autres apprenties. Déjà, tout le monde l'aimait, mais il plaisait surtout aux femmes. « Some of them regarded him as a curious little creature, so serious, yet so bright and jolly, and always so delicate in his way with them. They all

liked him, and he adored them ». « Quelques-unes d'entre elles le considéraient comme un curieux petit être, si sérieux, et cependant si vif et si gai, et toujours si délicat dans ses rapports avec elles. Toutes l'aimaient, et il les adorait ».

Il rentrait le soir à la maison. Le trajet était long, mais son cœur était joyeux. Quand il rentrait, sa mère l'accueillait avec bonheur. Il lui racontait toute sa journée, lui faisait partager sa vie. Ainsi se créait une étroite intimité entre la mère et le fils.

La mère, qui n'avait jamais eu de véritable intimité avec son mari, s'épanouissait, heureuse de cette confiance et de ces épanchements réciproques.

Mais la santé du jeune garçon se ressentait de la fatigue de ces allées et venues, et de la vie confinée de l'atelier. Mrs Lawrence fut heureuse de renouer connaissance avec de vieux amis qui étaient venus s'installer dans une ferme des environs. Ce serait une occasion pour ses enfants de passer de bons moments à la campagne.

Cette ferme de la famille Chambers, Hagg's Farm, devait jouer un rôle important dans la vie du jeune D. H. Lawrence. Elle se trouvait à l'extrémité du petit lac de Nethermere, à 3 milles de Eastwood, et quoiqu'elle n'eut rien de spécialement pittoresque, elle ne manquait pourtant pas de charme avec son auvent de bois, ses fenêtres à petits carreaux, et le lierre qui grimpait le long des briques à l'assaut du toit. « Bert » allait trouver là une famille différente

de la sienne, un brave homme de fermier, une femme insouciant, une nichée de garçons avec lesquels il pourrait jouer, travailler, se quereller. Leur sœur, Miriam, une jeune fille intelligente, mais accablée par les responsabilités qu'elle assumait dans le ménage, à la place de sa mère, devait jouer un rôle important dans la vie de l'adolescent. (Cf *Sons and Lovers*). Mais à ce moment, et pendant plusieurs années, ce furent de joyeuses parties, soit à la ferme, soit chez les Lawrence. Bert, tout en y prenant part, observait, notait, préparait déjà son premier livre « *The white Peacock* ». Excursions en commun, promenades au printemps, flirts, émotions d'adolescents, amours et amitiés; ce livre est comme une palette irisée, un arc-en-ciel sur une campagne fraîche et mouillée, au printemps, et le rire s'y mêle aux larmes, dans un paysage quelque peu idyllique.

Lawrence ne resta qu'un an à Nottingham. Il obtint, en 1902, un poste d'instituteur à Eastwood, à la British School. En même temps, il suivait avec sa sœur Ada, des cours à Ilkeston. Il put ainsi obtenir le premier rang à l'examen des « *Uncertificated Teachers* ». Ceci lui permit d'entrer en 1903 à l'université de Nottingham. Nous avons peu de détails, sur cette partie de sa vie. Il commença alors à écrire ses premiers poèmes, et certainement à méditer, sinon à écrire, ses premiers romans, en particulier « *The white Peacock* ». Nous pouvons donner comme une règle que tous les romans de Lawrence ont été vécus quatre, cinq ou six ans, avant d'avoir été écrits,

et portés et médités pendant tout ce temps. Ils sont toujours le résultat d'un assez long travail intérieur, et une combinaison entre les événements vécus et la vie intérieure de l'auteur au moment où il les écrit. Aussi faut-il tout un travail de mise au point pour y distinguer la réalité de la fiction. Mais on peut poser en principe que leur point de départ est toujours un moment vécu de la vie de Lawrence.

Lawrence a raconté tout au long dans « Sons and Lovers » son amour pour Miriam, et ses premières expériences de jeune homme. Il s'était attaché à cette jeune fille intelligente qui le comprenait et l'admirait. Ce fut elle, sans doute, qui copia ses premiers poèmes et les envoya à une revue anglaise. Mais Lawrence, tout à son amour pour sa mère, ne cherchait alors chez la jeune femme que les satisfactions sexuelles. Miriam céda, tous deux souffrirent; elle, d'être prise sans être aimée; lui, de ne pas trouver en elle une ardeur pareille à la sienne. Il commença à remarquer sa raideur, son impuissance à s'abandonner. Elle était trop consciente. Toute sa vie, Lawrence a combattu l'excès de conscience et de volonté, surtout chez les femmes.

Lawrence terminait sa dernière année d'université, quand son frère Ernest mourut d'une pneumonie. Sa mère fut désespérée, et s'attacha encore plus fortement à lui. Fut-il gravement malade à son tour? C'est possible. Mais en réalité, lorsqu'il décrit la pneumonie de Paul, dans « Sons and Lovers », après la mort de William, il fait appel à des souve-

nirs anciens, et c'est à seize ans qu'il avait failli mourir d'une maladie de poitrine. Toute sa vie, il s'en ressentit.

Il avait pris ses degrés à l'Université, et il fut nommé professeur à Croydon, près de Londres, à Davidson Road School.

C'est à Nottingham qu'il avait fait connaissance de celle qui devait être sa femme plus tard. Du moins, c'est ainsi que Mabel Dodge Luhan raconte la chose dans son livre, « Lorenzo in Taos », livre où il faut nécessairement faire la part des médisances et des cancans.

Frieda von Richthofen était la femme d'un professeur d'anglais à l'université de Nottingham.

« Quand son mari de Nottingham, ce professeur d'anglais, lui eut dit qu'il avait un étudiant plein de promesses, elle lui demanda d'inviter le jeune homme à prendre le thé chez elle. Lawrence entra dans la pièce, et dès que leurs regards se rencontrèrent, le sort en fut jeté. En vingt minutes, elle eut fait sa conquête. C'est elle-même qui me l'a raconté. »

Mabel Dodge Luhan ajoute quelques commentaires assez piquants, mais par là même suspects, d'où il ressort que Frieda n'attachait pas la même importance que Lawrence à ce sentiment. Il se passa des années, six ou sept ans, avant que Lawrence pût enfin s'écrier, en titre d'un de ses recueils de poèmes : « Look, we have come through ». « Vois, nous en sommes venus à bout ».

En attendant, la vie se poursuivait. Lawrence à Croydon, faisait consciencieusement son métier, mais s'attristait d'être loin de sa mère. Celle-ci, usée par une vie de fatigues, commençait à souffrir du cancer qui devait l'emporter. Souvent, Lawrence s'échappait pour aller la voir. Ce fut un triste temps. Cependant, Lawrence put faire lire à sa mère « *The White Peacock* » avant qu'il ne parût et avant la mort de la pauvre femme, en 1910. Les pages de « *Sons and Lovers* », où Lawrence décrit la mort de sa mère, sont peut-être les plus belles et les plus déchirantes qu'il ait écrites.

*The white Peacock* parut en janvier 1911. La vie littéraire de Lawrence commençait.

Il n'eut aucune peine à trouver un éditeur. Dans un article intitulé « *Autobiographical sketch* » (paru dans *Assorted articles*); il affirme que les choses se passèrent fort simplement.

« Tandis que j'étais à Croydon, alors que j'avais vingt-trois ans, la jeune fille qui avait été ma principale amie d'enfance et qui était elle-même maîtresse d'école, copia quelques-uns de ces poèmes, et sans me le dire, les envoya à la « *English Review* » qui avait repris une nouvelle vie sous la direction de Ford Madox Hueffer.

Hueffer était très bon. Il imprima les poèmes et me demanda de venir le voir...

*The White Peacock* fut enfin terminé, après quatre ou cinq années d'effort spasmodique. Hueffer demanda à voir le manuscrit. Il le lut aussitôt. ...« Et

« de sa voix bizarre, alors que nous étions dans un omnibus à Londres il me cria dans l'oreille : « Ça a tous les défauts qu'un roman anglais peut avoir ». A ce moment-là, le roman anglais était supposé avoir tant de défauts, en comparaison du roman français, qu'il lui était à peine permis d'exister. « Mais, criait Hueffer dans le « bus », vous avez du GÉNIE ! ». (Autobiographical sketch).

Hueffer envoya le manuscrit à William Heinemann, qui l'accepta immédiatement. Edward Garnett, lecteur chez Duckworth, parla favorablement de Lawrence, et arrangea successivement la publication de « The Trespasser », « Love Poems » et « Sons and Lovers ».

« The Trespasser » fut écrit en 1910, trop hâtivement de l'aveu même de Lawrence, et raconte une aventure très brève de Lawrence au moment des vacances d'été. C'était le temps où il renonçait à Miriam, où il pensait déjà à Frieda, et l'année de la mort de sa mère. Ce fut certainement l'année la plus terrible de la vie de Lawrence, celle qui devait décider de son existence tout entière.

Peu de temps après, Lawrence quittait l'enseignement après une mauvaise pneumonie, dit-il. Ce n'était pas seulement cela. Il avait enfin décidé Frieda à quitter son mari et ses enfants, et tous deux partirent pour l'Autriche. En décembre 1910, il envoie sa démission, (comme Ursula dans *Women in Love*), et en 1911, il est en Autriche et dans le Tyrol avec Frieda. Il écrit alors « Sons and Lovers » qui

sera terminé en mai 1912 (Lettres à sa sœur Ada), mais qui ne paraîtra qu'un an plus tard. Lawrence y avait mis son enfance, son adolescence, son amour pour Miriam. Triste amour, menacé de toutes parts. La mère de Lawrence était jalouse, et son fils ne voulait pas lui faire de peine; d'autre part, il n'avait pas trouvé chez Miriam les satisfactions sensuelles qu'il souhaitait... La pauvre Miriam, qui l'adorait, l'admirait, se dévouait à lui, resta vieille fille.

Le roman fut un succès. Pour Lawrence, il était une délivrance. Il y avait mis sa jeunesse, et il allait pouvoir écrire les deux romans de son amour et de son mariage. « *The Rainbow* », qui parut en 1915, et « *Women in love* » qu'il écrivit en 1916, et auquel il avait, dit-il, travaillé six ans. Il est assez passionnant de retrouver ce que Lawrence a mis de sa propre vie et de ses expériences personnelles du mariage dans ces deux livres. « *The Rainbow* » est le plus vivant. Dans « *Women in love* », un symbolisme continu, qui semble plaire aux Anglais, nous fatigue plutôt. Mais il est bien écrit, d'un style où tout est mouvement, frémissement sensuel.

Cependant, la guerre avait éclaté. Il ne pouvait être question pour Lawrence de porter les armes. Non seulement sa santé l'en empêchait, mais encore ses convictions. D'autre part, Frieda était allemande, et par là même suspecte. Lawrence a raconté dans un chapitre de « *Kangaroo* », « *The Nightmare* », le cauchemar que furent pour lui les années 1914-1918. Visites médicales, humiliantes et grotesques, forma-

lités interminables, visites domiciliaires se succédaient. Un jour même, la police fouilla sa maison en Cornouailles. Les tiroirs furent vidés, les papiers saisis. Quelques jours plus tard, les Lawrence furent invités à quitter le pays et à choisir une autre résidence.

Ce qui lui parut le plus pénible, ce fut de sentir que le lien qui l'attachait à son pays se brisait. Ce petit homme « un des plus intensivement Anglais que l'Angleterre ait jamais produit », passionné pour son pays... » et qui avait toujours « *cru* » à tout, à la société, à l'amour, à l'amitié, devait renoncer à croire à ses concitoyens et à l'humanité. La « canaille » régnait, et tous les hommes perdaient la tête, renonçaient à leur intégrité morale. Lui, du moins, résisterait, tiendrait à son âme.

Il passa la fin de la guerre tantôt à Londres, — un grand nombre d'anciens amis le tenaient à distance, — tantôt à Middleton in Wirkworth, dans le Derbyshire, ou à Ripley, où vivait sa sœur Ada.

En 1916, Lawrence n'avait pu obtenir de passeports pour l'Amérique. Après l'armistice, et sitôt qu'il le put, il quitta l'Angleterre et partit pour l'Italie. Dès novembre 1918, il était à Florence.

Il avait laissé sa femme en Angleterre, soit qu'elle eût eu quelque difficulté à obtenir son passeport aussi rapidement que lui, soit qu'une fringale de liberté l'eût saisi, celle-là même qu'il décrit dans Aaron's Rod, arrivant en Italie, à Novare et à Florence. Car il écrit à sa sœur :

1918. J'ai eu un télégramme de Frieda. Elle n'a pas encore son passeport, j'espère que cela ne tardera pas. Mais je suis tout à fait heureux ici, dans ma chambre sur la rivière; j'ai des amis anglais dans la maison et je dîne en ville avec des gens. Florence est splendide et pleine de vie et d'abondance...

Cependant, Frieda ne tarda pas à le rejoindre, et les voyages incessants commencèrent, en Italie d'abord, à Rome, à Naples, à Capri, puis en Sicile et en Sardaigne.

A part « *The Rainbow* », écrit avant la guerre, et qui parut en 1915, (et d'ailleurs fut interdit par la censure), Lawrence ne publia pendant la guerre que des essais. « *The Crown* », en 1915, « *Twilight in Italy* », en 1916 et des poèmes, « *Amores* » en juillet 1916, « *Look, we have come through* » en 1917, « *New Poems* » en 1918.

Après 1918 commença une période de féconde production littéraire.

L'horreur du cataclysme avait forcé Lawrence à penser, à réfléchir. Il voyait, comme personne ne l'avait encore vu aussi nettement, le mal dont souffrait l'humanité. Il voyait l'homme, enivré de ses conquêtes scientifiques, de sa domination mécanique du monde, agir traîtreusement envers l'homme, et le considérer comme une matière dont on peut disposer à volonté. L'esprit et la volonté peuvent tout, déclarent ceux qui l'entourent. Et Lawrence sait qu'il n'en est rien. Peut-être peuvent-ils tout détruire, mais ils ne peuvent rien créer; tout au plus peuvent-ils

mécaniser. Alors, il essaie de montrer des êtres vraiment vivants dans ses romans, et non de fades personnages inventés pour servir un idéal périmé. Et après qu'il a publié en 1920 « *Women in love* » et « *The lost girl* », dès mai 1921, il essaie de tirer de ses romans la philosophie qu'ils comportent, et il fait paraître « *Psychoanalysis and the Unconscious* ». Il y montrait qu'il est impossible et imprudent d'essayer d'analyser ce dernier refuge de la vie : l'inconscient.

Il était alors en Italie. Quelqu'un fera sans doute un jour l'histoire de sa vie conjugale. Il serait imprudent d'anticiper. Et pourtant, cette vie fut le continuel aliment de la pensée de Lawrence, le perpétuel sujet de ses romans. C'est dire avec quelle gravité Lawrence considérait le lien du mariage, et quel rôle sa femme a joué dans sa vie. Tout le mal qu'il a dit d'elle, tout ce qu'il a évoqué de leurs luttes dans ses diverses œuvres n'empêche pas qu'il n'a jamais pu se passer d'elle. En vérité tout cela est humain, bien humain, et il n'est pas nécessaire d'insister. C'est à ce moment que Lawrence écrivit *Aaron's Rod* », le roman de l'homme qui essaie d'échapper à la femme.

Il faut convenir avec quelques penseurs, et avec Lawrence lui-même, que la civilisation occidentale est une civilisation dominée par la femme. Celle-ci y joue un rôle prépondérant, mais est-elle bien à la place qui lui convient ? exerce-t-elle son influence, sur son mari, sur ses fils, pour les rendre plus mâles,

ou pour les féminiser, et les placer sous son joug ? L'homme, élevé le plus souvent par sa mère, comme Lawrence l'avait été, acquiert une sensibilité d'une délicatesse presque morbide. Son grand souci est de « ne pas faire de peine ». Le centre de ses pensées et de ses sentiments, c'est la femme; obtenir ses faveurs, est le sujet de la plupart des romans. Et plus l'homme est délicat, plus l'emprise des femmes sur lui est puissante. On répète : « elles valent mieux que nous ». Et c'est souvent vrai. Mais est-ce une raison pour que l'homme renonce à sa propre perfection ?

Parmi tous les dangers moraux qui menacent la civilisation, celui-ci est un des plus grands. Nous avons beaucoup de mères remarquables, avons-nous autant de pères qui soient à la hauteur de leur tâche ? Je réponds hardiment que non, et il me semble particulièrement émouvant de voir Lawrence, toute sa vie, poursuivre inconsciemment ce but : retrouver, rejoindre son père.

Cependant, Lawrence faisait paraître coup sur coup quelques-unes de ses œuvres les plus remarquables : « *Sea and Sardinia* », après un séjour en Sicile, et un voyage en Sardaigne. « *Fantasia of the Unconscious* », un livre brillant, celui que ses amis anglais ont le plus admiré, où il développe ses idées sur la vie et en particulier sur l'éducation, et enfin deux recueils de nouvelles : « *England, my England* », qui fut traduit en français sous le titre, « *Ile, mon Ile* », en 1930, et « *The Ladybird* » qui contenait la nouvelle intitulée « *Le Renard* » et que

publia en 1928, dans une traduction de L. A. Delieu-  
traz et avec une préface de John Charpentier, la  
librairie Stock, dans sa collection « Le Cabinet cos-  
mopolite ».

Ce récit, un des plus impersonnels qu'ait écrit  
Lawrence, trahissait pourtant, dans ses dernières  
lignes, le désir secret de l'auteur. Lawrence y prêtait  
à son héros ses sentiments :

« Il attendait, attendait de partir. Il éprouvait  
« une hâte presque torturante de quitter l'Angleterre,  
« de s'en aller là-bas, et d'y emmener March (sa  
« femme). Quitter ces bords ! Il croyait qu'aussitôt  
« qu'ils auraient traversé les mers, laissé cette An-  
« gleterre qu'il détestait, parce qu'il semblait qu'elle  
« lui eût injecté son poison, March connaîtrait enfin  
« le sommeil. Elle fermerait les yeux enfin, et  
« s'abandonnerait à lui.

« Et alors, elle serait vraiment sienne, et il vivrait  
« enfin sa vie à lui. Il s'emportait à la pensée qu'il  
« ne vivait pas sa vie. Il ne la vivrait que lorsqu'elle  
« capitulerait et s'endormirait en lui. Il posséderait  
« alors toute sa vie, sa vie d'homme et d'époux, et  
« elle posséderait toute la sienne, sa vie de femme  
« et d'épouse. Fini l'affreux effort ! Elle cesserait  
« d'être un homme, une femme indépendante avec  
« la responsabilité d'un homme. Non, elle ne serait  
« même plus responsable de son âme, ce serait son  
« affaire à lui. Il savait que cela serait, et, obstiné-  
« ment, il l'étreignait contre lui, attendant qu'elle  
« capitulât...

« Si seulement nous pouvions partir bientôt, dit-il  
« d'un ton douloureux ».

Lawrence, en effet, désirait depuis longtemps quitter l'Angleterre, l'Europe. Il avait souffert de la guerre, il éprouvait le sentiment qu'il n'était pas compris de ses compatriotes, et ne pouvait rien pour eux. De nombreuses lettres arrivaient d'Amérique, lui affirmant qu'il trouverait là des disciples.

Son ouvrage « *Psychoanalysis and the Unconscious* » avait d'abord trouvé un éditeur en Amérique avant d'être publié en Europe.

La grande raison enfin, n'était-elle pas celle qu'il nous a confiée : conquérir enfin sa femme, arriver à obtenir d'elle une espèce de dévouement et de soumission qui lui permettrait de se donner tout entier à sa tâche.

Mais cette tâche, qu'était-elle au juste ? Lawrence savait bien ce qu'il haïssait, ce qu'il combattait, ce qu'il fuyait... Mais vers quoi se tourner pour trouver ce à quoi il aspirait si ardemment ? il l'ignorait, et ce qui le prouve bien, ce sont les volte-faces de ses résolutions au moment du départ.

A partir de 1921, nous avons en effet sur la vie et les sentiments de Lawrence, des documents précieux, autres que ses romans. C'est moins le récit d'une Américaine, Mabel Dodge Luhan, intitulé « *Lorenzo in Taos* », que le grand nombre de lettres écrites par Lawrence à l'auteur, et qui sont reproduites dans cet ouvrage.

Cette Américaine, Mabel Dodge Luhan, une femme

déjà mûre, veuve d'un Ecossais, et mère d'un grand fils et d'une fille, s'était pourtant unie à un Indien, attirée qu'elle était par la race et la civilisation mystérieuses des tribus de Peaux-Rouges du Mexique. Elle écrivit à Lawrence en 1921, après avoir lu « *Sea and Sardinia* » pour l'attirer à Taos. Il était le seul être capable, disait-elle, de comprendre ce pays, sa beauté dure et surhumaine, aussi bien que l'orgueil silencieux, la dignité et l'âme profonde et énigmatique des hommes dont il était le berceau.

Lawrence fut séduit. Il avait toujours été attiré par la force et la grandeur sauvage des êtres primitifs; il avait rêvé en Cornouailles aux peuplades aborigènes qui avaient erré sur ces rochers et qui avaient légué leur sang farouche à quelques rares Anglais d'aujourd'hui. Il s'était enthousiasmé tour à tour pour les Etrusques, les Siciliens, les Sardes, pour tous les êtres, en un mot, chez lesquels le côté inconscient domine, et qui tirent leur force de la race à laquelle ils appartiennent. Il parut presque décidé à accepter immédiatement l'invitation qui lui était faite.

Brusquement, il changea d'avis. Sous quelle influence, nous l'ignorons. Passant par Ceylan, il partit pour l'Australie.

Telle est à ce moment son extraordinaire réceptivité que ce pays, où il ne demeura que quatre mois (le 4 avril il arrive à Perth, et le 9 juillet 1922, il est à San Francisco) lui inspira deux romans.

L'un d'eux, il est vrai, « *Kangaroo* », n'est pas seu-

lement le récit de ses expériences australiennes, de son contact avec ce pays et ses habitants. C'est aussi le témoignage de sa lutte forcenée contre l'individualité puissante de sa femme, et de son effort pour rester lui-même. Il y a même introduit un chapitre « The Nightmare » — le Cauchemar — qui forme un tout indépendant, et qui n'est autre chose que le souvenir de la vie qu'il a menée en Angleterre pendant la guerre. Nous y avons déjà fait allusion.

L'autre roman, « The Boy in the Bush », fut écrit en collaboration avec une nurse australienne. Celle-ci avait écrit un roman de la vie de son frère. Lawrence le récrivit entièrement, animant le héros de son âme et de ses sentiments, et, sans doute, y mêlant ses merveilleuses descriptions du « bush », de cette forêt naine, inextricable, de cactus, de mimosas, d'arbres étranges et de lianes qui borde la côte australienne et défend l'accès de l'intérieur. Le roman est plein de vie, et les types australiens fortement campés.

« Kangaroo » parut en 1923. « The Boy in the bush », qui ne fut écrit qu'en Amérique, (nous savons que Lawrence tenait à ce recul), ne parut qu'en 1924.

Lawrence, de San-Francisco où il était arrivé avec sa femme partit bientôt pour Taos, la résidence de Mrs Luhan.

La vie de Lawrence allait s'élargir dans maintes directions. Les unes étaient prévues par Lawrence,

les autres ne semblent pas inattendues pour qui l'a suivi jusque là.

Lawrence était attiré par le Mexique. Il aimait le soleil, la chaleur, les rochers. La Provence et l'Italie auxquelles il reviendra, l'avaient fortifié, chauffé, inspiré. Le Mexique faillit l'absorber, le brûler, le calciner. Mais sa force spirituelle était grande. Il lutta pour comprendre et pour décrire cet étrange pays, ses mœurs, ses aspirations. Il y trouva le plus grand, le plus beau, le plus évocateur de ses ouvrages. « Le Serpent à plumes », et cette nouvelle d'une si grande puissance, « The Woman who rode away ». Il s'y laissa entraîner si loin qu'on se demande comment il a pu échapper à ce puissant envoûtement.

Ce fut à Mabel Dodge Luhan et à son mari, Tony, un Indien de pure race, que Lawrence dut de visiter les contrées les plus perdues, d'assister aux fêtes indiennes, d'être initié aux coutumes, aux superstitions, aux aspirations de ces hommes dans les veines desquels coule encore le sang de Montezuma et des Aztèques. Cependant, Lawrence et sa femme ne résidèrent pas constamment à Taos. Peu de mois après leur arrivée, ils allèrent habiter Del Monte Ranch, dans la province de Valdez. Après un voyage en Europe, et un séjour à New Mexico, ils revinrent à Taos, qu'ils quittèrent de nouveau pour Mexico et Oaxaca.

Il est intéressant de suivre dans l'ouvrage de Mrs Luhan, les péripéties de la vie de Lawrence à cette époque, et ses changements de résidence, de

retrouver les scènes qui ont inspiré les plus belles pages du « Serpent à plumes », par exemple, de lire (p. 193) le récit de la joie profonde qu'éprouva Lawrence à danser avec les Indiens, à « oublier » sa conscience de civilisé, pour abandonner son corps au rythme sacré.

Il l'est moins, sans doute, de voir que Lawrence se retrouvait aux prises avec ce qu'il avait fui jusqu'aux extrémités de la terre. Non seulement, il avait toujours à lutter avec sa femme, qui ne se soumettait pas plus à Taos qu'elle n'avait accepté le joug en Australie, mais il lui fallait compter maintenant avec les femmes américaines, en la personne de Mme Luhan. Et c'était avoir affaire à forte partie ! Malgré la sympathie qu'il éprouvait pour elle, ou peut-être à cause de cette sympathie, Lawrence s'acharna de plus en plus au combat, s'efforça de faire comprendre aux femmes comment il entendait leur rôle.

Même après sa brouille avec elle et son départ de Taos, Lawrence écrivit à Madame Luhan de très belles lettres de direction. En même temps, il composait le roman de « St Mawr », et parallèlement, ces lettres et ce roman montrent à quel point de détraquement, de misère intérieure arrivent les femmes, dans une civilisation où l'homme ne sait plus être un mâle.

A son séjour au Mexique, Lawrence doit encore de très beaux essais intitulés « Mornings in Mexico ».

Mais la vie intense qu'il avait menée au Mexique

semble avoir épuisé Lawrence. Et pourtant, il avait un autre livre à écrire, un livre auquel il rêvait depuis bien des années, et qu'il allait enfin oser mettre au jour.

Il écrivait en effet le 8 novembre 1923 à Mme Luban :

...Je combats aussi pour mettre quelque chose au jour. Mais c'est un combat long, lent, sombre, presque invisible. Enfin, petit à petit, je gagne. Et à moins que la mort vienne, ou l'imprévu, je gagnerai.

Pour différentes raisons, dont l'une est une confidence de Frieda à Mabel D. Luhan, nous avons des raisons de penser que le point de départ de « L'amant de Lady Chatterley », ce roman capital de Lawrence, doit être situé bien des années avant que cette œuvre fut écrite, et même conçue. C'est pendant la guerre ou peu après, et en Cornouailles, que Lawrence, si la confidence de Frieda a été rapportée exactement, eut l'aventure sentimentale qui lui inspira le fameux roman.

« Frieda told me the two times Lawrence had  
« evaded her. One time was with the American girl  
« in Cornwall when she was absent for a visit to her  
« mother, I think. She had returned to the little  
« house and found a feeling in the air that she had  
« not left there. She forced Lawrence to tell all about  
« it and then showed the girl the door. It had, or at  
« least so he told her, been a miserable failure,  
« anyway. »

« Frieda me raconta les deux fois que Lawrence

l'avait trompée. Une fois, ce fut avec une jeune fille américaine, en Cornouailles, alors qu'elle s'était absentée pour aller voir sa mère, je pense. Elle était retournée à la petite maison et avait trouvé dans l'air un « quelque chose » qu'elle n'y avait pas laissé. Elle força Lawrence à tout lui raconter, et puis mit la jeune fille à la porte. Ç'avait d'ailleurs été, ou du moins c'est ce que Lawrence lui dit, un misérable fiasco. »

Et voilà l'origine d'une œuvre puissante ! Comment ne songerait-on pas à Rousseau, à son amour malheureux pour Madame d'Houdetot, à ce sentiment réfréné d'où naquit un évangile de l'amour pour les femmes du 18<sup>e</sup> siècle ?

Nous devons également à Mabel Dodge Luhan le beau portrait de Lawrence, que nous allons transcrire, et qu'elle tenait elle-même de cette jeune amie qui avait connu l'écrivain en Cornouailles.

L'homme, malgré ses moments d'humeur farouche, de fatigue ou de nervosité, était aussi sympathique que l'écrivain.

« Je trouve, Jeffers, que je ne vous ai pas donné un  
« portrait réel et concret de Lawrence et de Frieda.  
« Mais, j'ai ici, parmi leurs lettres, une description  
« qu'une jeune fille a faite d'eux et qu'elle envoya  
« à une de mes amies pendant l'année où, tous,  
« nous attendions leur arrivée. C'était une jeune  
« fille qui les avait connus en Angleterre — la seule  
« femme avec qui — Frieda me l'a dit plus tard —  
« Lawrence lui ait jamais été infidèle.

« Mais ce fut sans succès, ajoutait-elle, avec une  
« sorte d'amer triomphe !...

« Je pense que je vais joindre cette description ;  
« ainsi vous serez capable de voir comment il était :

« Lawrence est grand, mais si légèrement bâti et  
« si courbé qu'il donne l'impression d'un homme  
« petit. Sa tête semble trop lourde pour son corps  
« svelte, et penche avant. Toute l'expression de son  
« visage est celle d'une extrême fragilité. Ses mou-  
« vements sont vifs et sûrs. Il a une épaisse tignasse  
« de cheveux blonds cendrés, coupés en rond, et qui  
« retombent en boucles à la Grecque. Faisant con-  
« traste avec ses cheveux, il porte une barbe soyeuse,  
« très douce, toute rousse. De grands yeux gris, lar-  
« gement écartés, éclairent son visage mince, au  
« menton démesurément long, défaut que dissimule  
« sa longue barbe. Celle-ci, très rousse, fait ressortir  
« la teinte vive des lèvres. Seul, le nez dépare un  
« peu ce fin visage — un gros nez, presque vulgaire,  
« surprend dans cette physionomie distinguée. La !  
« le voyez-vous ?

« En somme, il semble inutile de parler de  
« Lawrence à ceux qui ont lu ses livres, car il s'y  
« est mis tout entier, plus qu'aucun autre auteur que  
« j'aie jamais connu. « Sons and lovers » est une  
« peinture parfaitement authentique de sa propre  
« vie. Je pense que les événements en sont absolu-  
« ment vrais. La mort de sa mère tua presque  
« Lawrence. Il avait — et a encore — un complexe  
« maternel si terrible, qu'il *fallait* que le livre fût

« écrit. Sa femme m'a dit que, lorsqu'il écrivait la  
« mort de sa mère, elle avait passé des semaines  
« terribles avec lui.

« Mais ce que vous désirez connaître particulière-  
« ment, je suppose, c'est l'homme qu'il était. C'est  
« un des êtres les plus séduisants que j'aie jamais  
« rencontrés. La première fois que je le vis, il parla  
« pendant tout un après-midi, presque sans arrêt.  
« Il fera de même, spontanément, et sans même s'en  
« apercevoir, s'il sent quelque sympathie pour son  
« interlocuteur. Il parle aussi brillamment qu'il écrit,  
« et aussi franchement. Avez-vous lu « Femmes  
« Amoureuses » ? Lawrence est là tout entier; c'est  
« sa parole même, sa philosophie.

« Ce qu'il dit jaillit comme une inspiration et peu  
« importe que vous soyez d'un avis différent — si  
« vous êtes loin de lui, ou que vous soyez incapable  
« de suivre son mysticisme si particulier. Quand  
« vous êtes avec lui, vous êtes forcé de le croire.

« Cependant, à la moindre critique, ou s'il sent  
« de l'hostilité dans la partie adverse, Lawrence  
« s'empporte. Je n'ai jamais vu son pareil dans ce  
« cas; il s'en prend à tout le monde, n'épargne per-  
« sonne et dit qu'il s'est querellé avec tous ses amis.  
« Et j'ai pourtant remarqué que ces mêmes amis  
« sont toujours prêts à revenir d'eux-mêmes sup-  
« porter ce traitement. Lawrence est vraiment un  
« Puritain, et sa réaction intellectuelle contre ce  
« puritanisme est si violente, qu'il se jette tout entier  
« contre lui, se détruisant lui-même en agissant

« ainsi. Et cependant, c'est l'être le plus doux, le  
« meilleur, dans tous les rapports humains, qu'on ait  
« jamais vu sur la terre. Les paysans qui vivaient  
« autour de lui en Cornouailles, l'adoraient avec  
« glément; ils le considéraient comme un nouveau  
« Messie venu pour conduire le monde plongé dans  
« les ténèbres, vers la lumière — lumière qu'ils ne  
« pouvaient comprendre, mais en laquelle ils avaient  
« une foi infinie, simplement parce que c'était lui.

« Lawrence vivait très simplement, comme un  
« ouvrier. Il prétendait qu'il continuerait à vivre de  
« la sorte, même s'il disposait de beaucoup d'argent.  
« Je le crois vraiment. Quand je suis allé les voir  
« en Cornouailles, lui et sa femme vivaient dans une  
« petite maison en pierre, composée de trois pièces,  
« d'une propreté méticuleuse, en grande partie  
« l'œuvre de Lawrence. Toute la cuisine était faite  
« dans la salle, sur le foyer. Je n'ai jamais vu  
« Lawrence s'occuper du blanchissage et pense qu'ils  
« le donnaient à faire. Pour lui, l'argent ne signi-  
« fiait rien.

« Il est très frugal, avec un fond d'économie, qui  
« lui vient certainement de son origine ouvrière;  
« cela ne l'empêche pas, d'ailleurs, de partager tout  
« ce qu'il a avec les autres, sans hésitation. La petite  
« maison ensoleillée, si minutieusement propre, était  
« de la plus belle simplicité qu'on puisse imaginer.

« Sa femme est une grosse Allemande, au teint co-  
« loré, qui, en qualité de fille d'officier prussien,  
« n'avait connu que le luxe dans son enfance. Elle

« manque encore de sens pratique, et le peu qu'elle  
« sait faire dans la maison, c'est Lawrence qui le lui  
« a appris. C'est une nature expansive, joyeuse et  
« riche, vivant d'émotions. L'histoire de leur vie  
« amoureuse peut être trouvée dans les poèmes :  
« « Vois... nous en sommes venus à bout !... ». Elle  
« est réellement toute lumière, tandis que Lawrence  
« est sombre; il semble toujours préoccupé; rare-  
« ment on le voit gai; il est vraiment le sombre  
« Anglo-Saxon — qu'il hait d'une haine amère !

« Après tout, Lawrence est mieux connu dans ses  
« livres, car il écrit toutes les choses qu'il ne peut  
« pas dire. Et cependant, il dit bien des choses !...  
« Mais l'agitation intérieure et constante de son être  
« l'épuise. Physiquement, il est très fragile, mais pré-  
« tend qu'il se porte très bien lorsqu'il est heureux.  
« On a dit qu'il avait quelque chose aux poumons  
« bien que, depuis son enfance, aucun docteur ne  
« lui ait rien trouvé de ce côté. Quand il était jeune,  
« il eut, je crois, une maladie de poitrine, mais de-  
« puis, il semble avoir surmonté ce point faible.

« Les gens vont sans cesse chez lui en pèlerinage.  
« Il déteste cela, ce qui ne l'empêche pas d'être très  
« bon avec eux. Son attention pour les autres est  
« incroyable. Quand vous vous trouvez avec lui, pas  
« un recoin de votre pensée, de votre esprit, ou quoi  
« que ce soit de vous, ne lui échappe. Il le voit et le  
« comprend. Lui-même se découvre avec une par-  
« faite franchise. Il ne réfrène ni ses humeurs, ni ses

« impulsions, montrant le fond de son caractère, dans un transport violent.

« Il ne peut vivre dans les grandes villes; l'excitation le tue, car il est trop attentif aux moindres choses. La guerre fut pour lui une chose horrible; elle arriva presque à le tuer; tant son émotion fut intense ».

Lawrence quitta l'Amérique en 1925. Il alla d'abord à Baden-Baden, puis il partit pour l'Italie, qu'il ne quitta plus que pour un court voyage à Londres et en Ecosse pendant l'été de 1926. Il y fut accueilli avec enthousiasme par les écrivains anglais, même et peut-être surtout par ceux qui s'étaient éloignés de lui pendant la guerre. De 1925 à 1928 parurent tous les romans et essais sur le Mexique, « *St Mawr* » en 1925, « *The Plumed Serpent* » en 1926, « *Mornings in Mexico* » en 1927, « *The Woman who rode away* » en 1928.

On joua à Londres un drame de Lawrence « *David* » en octobre 1926.

La santé de Lawrence était de plus en plus mauvaise. Il eut plusieurs bronchites coup sur coup. En même temps sa vie intérieure semble, d'après ses lettres, avoir été à ce moment-là particulièrement inquiète et tourmentée. Il sentait que de grands changements s'opéraient en lui. A la vérité, il se détachait peu à peu de tout, dominait mieux sa vie. Il osa enfin publier, en 1928, « *Lady's Chatterley's Lover* ». Le scandale qui s'ensuivit, en Angleterre, montre qu'il y fallait du courage. Lawrence écrit le 9 août

1928 : ...« Bien des gens semblent détester ce livre, certains destinataires ont renvoyé leurs exemplaires, et on fait beaucoup de bruit et d'histoires. Cela fait détester l'hypocrisie et la pruderie plus que jamais ». Le 25 décembre 1928, il écrivait encore :

« J'ai fait un livre bien amusant de poèmes satiriques (rag poems) que j'appelle mes « Pansies » et qui les met tous de mauvaise humeur une fois de plus. Mais je ne l'ai pas encore publié ».

L'année suivante, le livre parut. Lawrence fut alors très occupé d'une exposition de ses peintures, (car il avait un certain talent de peintre), qui devait avoir lieu à Londres, et que la police interdit. Comme bien des malades de la poitrine, Lawrence change souvent de résidence — en décembre 1928, il est à Bandol. Il quitta ce bourg de Provence pour un sanatorium de Vence, en février 1930. C'est là qu'il mourut, le 2 mars 1930.

Après sa mort, on publia le roman « The virgin and the gipsy », La jeune fille et le bohémien, et « The man who died », qu'il avait d'abord donné dans une revue sous le titre « The escaped cock ». Pour bien comprendre cette œuvre, il faut avoir suivi de près l'évolution de Lawrence. Elle nous paraît se ressentir de la faiblesse physique de Lawrence, et en même temps, elle est le cri de triomphe de l'esprit qui a vaincu.

Ses romans étaient lus dans le monde entier, et son œuvre passionnément discutée. A peine commençons-nous à en apercevoir toute l'importance, et

de très bons esprits se refusent complètement à en saisir le sens. Mais la sympathie et l'enthousiasme des jeunes pour l'effort de Lawrence, la reconnaissance qu'ils lui témoignent d'avoir montré une nouvelle voie à la vie prouvent assez que son œuvre mérite qu'on l'étudie et qu'on s'y attache.

## NATURALISME

Le vieux mythe d'Antée retrouvant ses forces en touchant la terre reprend une signification nouvelle aux époques de fatigue, d'épuisement nerveux, aux moments où les hommes semblent vidés de tout leur potentiel psychique.

Dans notre monde si rapidement devenu mécanique — (en un siècle à peine) — où l'homme est définitivement soumis au bon fonctionnement de toutes les inventions qui constituent le confort moderne, et ce que nous appelons la « civilisation », l'individu, encore mal adapté, souffre, et dépérit. D'anciens instincts que la vie d'aujourd'hui ne satisfait plus, réclament un assouvissement, et, ne l'obtenant pas, détraquent la machine nerveuse. Neurasthénies, folies, suicides sont la conséquence d'un tel état de choses. Et, sur un autre plan, la guerre ainsi que l'a bien vu Lawrence, apparaît comme la conséquence de la mécanisation insensée des forces humaines, sans plan préalable, sans une intelligence qui marque à chaque effort humain son rôle et sa place.

Dès le temps de Ruskin, dès la fin de l'époque victorienne, les Anglais ont cherché dans le retour à la nature un contrepoids à l'industrialisation forcenée

de leur île. Autour de Lawrence, dans ce milieu d'écrivains si parfaitement conscients et intelligents, (Huxley, Aldington, C. Mansfield, etc...), la question avait été souvent débattue, c'était devenu comme un lieu commun, un « cela va sans dire » que l'homme épuisé par la réflexion, par une vie intellectuelle tyrannique, n'avait qu'une ressource : partir pour la campagne, et, suivant le mot de Voltaire que l'on prenait cette fois à la lettre, « cultiver son jardin ».

Et, certainement, parmi tous ces esthètes, certains allaient plus loin encore. Il fallait redevenir un homme simple, retrouver la nudité des sauvages, la nourriture des primitifs, fruits et herbes, et vivre de la manière la plus instinctive...

De telles doctrines s'appuient nécessairement sur la croyance que l'homme peut trouver dans « la nature » tout ce qui lui est nécessaire. Cette croyance, que nous nommerons « naturalisme », qui nous vient de la Grèce classique et des Latins, et s'est transmise à nous par les humanistes, s'efforce d'aboutir à une espèce d'équilibre intérieur, de subtile balance entre les besoins du corps et ceux de l'âme. Et Lawrence essaya toujours d'arriver à ce difficile équilibre.

C'est ainsi qu'il apparaît dans le roman d'Aldous Huxley, *Contrepoint*, sous le nom de Mark Rampion.

La race, l'éducation, la culture, le développement de son intelligence, tout contribuait à faire de Lawrence un adepte résolu du naturalisme. Et, en effet, c'est en naturaliste convaincu qu'il écrira sa

« *Fantaisie de l'inconscient* », et, toute sa vie, Lawrence restera attaché à la nature. Le mysticisme qui se développera plus tard en lui se greffera sur son naturalisme, y puisera ses arguments, ses forces, y trouvera son aliment. Telle est l'originalité de la Philosophie de Lawrence.

Nous étudierons donc d'abord ce « naturalisme », nous réservant de montrer ensuite de quelle façon le mysticisme l'a envahi, puis dominé, puis altéré, sans jamais venir à bout de l'étouffer.

Lawrence est né au XIX<sup>e</sup> siècle, et c'est un Anglais. Comment aurait-il pu ne pas aimer la nature ? Le fait qu'il est né dans un district minier ne semble pas avoir eu pour conséquence de le détourner des bois, des prés, et des champs. Sans doute on voit souvent apparaître au détour ou dans la perspective des rues de villages ou de petites villes qu'il décrit, le « pit » qui est l'ouverture ; le sommet d'un puits de mine. Mais les Midlands, le pays de Nottingham, le cœur de l'Angleterre, avec ses collines, ses étangs, ses champs cultivés et surtout ses grands bois, vestiges de ceux qui abritèrent Robin Hood et ses compagnons, garde sa grâce malgré les grandes cheminées et les poussières noires partout répandues.

Et toute la culture anglaise est une glorification de la nature, un hymne perpétuel à sa beauté. Le jeune Lawrence, un très bon écolier, semble avoir absorbé par tous les pores de son être excessivement ouvert et sensible, la poésie anglaise de la nature, ses délicatesses, ses raffinements. Ses premiers poèmes en

font foi. Dans son premier roman, *The white Peacock*, Le Paon blanc, description de la vie d'un groupe de jeunes gens et de jeunes filles dans son village natal, la nature tient une place prépondérante. Cyril et sa sœur Lettie, qui vivent dans un cottage isolé avec leur mère veuve, ont pour amis de jeunes campagnards. Ce ne sont que rencontres dans les bois, promenades à la lueur des étoiles, cueillettes de fleurs sauvages. Mais parfois une touche plus réaliste se mêle à ces tableaux idylliques. Georges s'occupe de ses vaches, découpe les betteraves, fait marcher la faucheuse, tandis que Lettie essaie de lier les gerbes. Pas une fleur des bois que l'auteur ne remarque, ne connaisse, ne mette à sa place.

« In the freer spaces, forgets me not flowered in nebulae, and dog-violets gave an understone of dark purple, with primroses for planets in the nights. There was a slight drift of woodruff, sweet-moon hay, scenting the air under the boughs. On a wet bank was the design of golden saxifrage... Georges and Lettie crushed the veined bells of wood-sorrel and broke the silken mosses ». (*White Peacock*, p. 322).

« Dans les espaces libres, les myosotis fleurissaient par taches, sur un fond de violettes de chien d'un pourpre sombre, où des primevères semblaient des planètes dans la nuit. Un léger parfum d'aspérules et de foin coupé embaumait l'air sous les branches. Un talus humide s'ornait de saxifrages d'or. Georges et

Lettie foulait les clochettes veinées des oxalis et brisaient les mousses de soie ». (Paon blanc, p. 322).

C'est que Lawrence n'est pas seulement un poète; il a suffisamment étudié les sciences pour connaître la vie même de la nature. Non seulement, il sait la botanique, mais il connaît les oiseaux et leurs mœurs. Les phénomènes de la vie des plantes et des animaux l'intéressent, le mystère de la fécondation le passionne. Grand admirateur du ciel, il a appris l'astronomie, les révolutions des astres, les phases du soleil et de la lune.

Et certainement il lui semble à ce moment-là, grisé qu'il est par sa jeune intelligence, que la nature est un domaine assez vaste pour l'esprit de l'homme, qu'elle est le commencement et la fin de toute connaissance, qu'elle lui pose assez d'énigmes pour qu'il passe sa vie à essayer de les résoudre, qu'enfin, s'il arrivait à pénétrer tous les secrets de la nature, l'homme pourrait apaiser son éternelle inquiétude. D'ailleurs, il est persuadé que l'homme est capable de connaître la nature, de l'expliquer, que ses facultés sont suffisantes pour cela. En un mot, pendant longtemps, Lawrence tiendra sa place parmi tous ces jeunes Anglais à la fois savants et lettrés comme son ami Aldous Huxley, (qui d'ailleurs le considère comme son maître), qui posent sur le monde un regard tranquille, assuré, pénétrant, convaincu que leur cœur se calmera, quand il aura tout compris, essayant, tout au moins, de l'apaiser par ce moyen.

Longtemps après que Lawrence aura renoncé à cette attitude, alors même qu'il sera le plus engagé dans la voie obscure du mysticisme, il ne pourra jamais complètement se dégager de l'habitude mentale de tout soumettre à l'examen critique de sa raison. Ce qu'il y aura de plus obscur en lui, il voudra essayer de l'êtreindre, de le comprendre, et même de l'expliquer. Jusqu'au bout, il y aura dans Lawrence un naturalisme irréductible.

Ce naturalisme prend les deux formes ordinaires de cette attitude philosophique : intérêt immense accordé à la nature et à toutes ses manifestations, — croyance au pouvoir de l'homme de comprendre la nature et de l'expliquer.

Il est bien entendu que nous entendons par « nature » aussi bien les différents aspects de la vie universelle que la nature même de l'homme.

Cet intérêt passionné de Lawrence pour tous les aspects du monde, il l'a prouvé tout le long de sa vie.

Il a décrit avec des touches délicates la nature anglaise à toutes les saisons, les sous-bois azurés de fleurs printanières, clochettes et pervenches, débordant comme une eau limpide, et les pigeons qui roucoulaient dans les branches, toute cette beauté tendre, toute cette fraîcheur. (*Shades of spring.*)

Mais il a su également se passionner pour les pays méditerranéens, leurs rochers, leurs fleurs brillantes, leurs cyprès aux troncs pâles, tous les aspects du soleil levant, du soleil à midi, du soleil couchant, et

ses paysans bronzés, qui se meuvent lentement comme s'ils faisaient partie du paysage.

Et puis ce furent les grandes nuits de lune sur le bush australien, les plages infinies, la terre vierge, les mimosas de Sydney, les Kangourous et les Walabys aux formes bizarres, cet étrange continent où l'hiver est l'été, et l'été l'hiver.

Quand Lawrence fut à Mexico, il s'épanouit de bonheur. Tant de terres nouvelles à connaître, tant de montagnes et de vallées, des aspects si extraordinaires du ciel et des rocs, des fleurs nouvelles, des Indiens à observer, à contempler, à comprendre; et il écrivit « *Morning in Mexico* ». Dans toutes ces descriptions, quelle que soit l'interprétation mystique, dont nous parlerons tout à l'heure, il y a d'abord et avant tout une observation exacte, précise, celle du naturaliste. Il appelle les choses par leur nom, et il essaie d'en rendre compte. L'étude de la botanique et de l'histoire naturelle le passionne. Comme Rousseau, auquel il ressemble par bien des côtés, il connaît le nom savant de toutes les fleurs. Un de ses héros explique à la jeune fille qu'il aime le mystère de la fécondation chez les végétaux. Et toutes ses descriptions sont caractérisées par des détails précis, empruntés à la réalité, « la nature même ». En relisant le récit du mariage de Will et d'Anna Brangwen, dans « *The Rainbow* », nous pensons aussitôt à Flaubert, à sa Noce normande, dans *Madame Bovary*. Celle-ci a peut-être plus de caractère, mais celle de Lawrence a plus de vérité minu-

tieuse, sans romantisme ni exagération. Lawrence était un admirateur de Maupassant, et souvent nous sommes tentés de rapprocher sa manière de celle du grand conteur français. La description de la course de taureaux à Mexico, dans le *Serpent à plumes*, est un magnifique témoignage que Lawrence, vers la fin de sa vie, et au moment où son mysticisme s'épanouissait, restait capable de noter les scènes les plus réalistes avec une précision et une couleur extraordinaires. Il ne renonça jamais non plus à expliquer le pourquoi des choses, et les explications qu'il donne ne sont pas toujours d'un ordre religieux. Elles sont le plus souvent celles d'un homme qui raisonne, et cherche la cause.

« One loves, one hates, but somewhere beyond it all, one understands ». « On aime, on hait, mais sous tout cela, quelque part on comprend. »

Pourquoi Lawrence ne s'en tint-il pas à la philosophie naturaliste qui satisfaisait la plupart de ses amis ? de ses concitoyens ? — Au pis, si le monde mécanique et brutal d'aujourd'hui le choquait, pourquoi ne se contente-t-il pas de retourner au paganisme ? Le paganisme, the great god Pan, qui voit en toute chose un Dieu, ne devait-il pas séduire celui qui aimait et comprenait le printemps, les fleurs, les couleurs vives, le soleil, la nature et l'amour ? Mais le paganisme est maintenant dégénéré. Le grand Dieu Pan, the great god Pan, est devenu the great goat Pan, le grand bouc Pan, et les nouveaux païens

ne cherchent dans la nature que le plaisir, et non la vérité.

Aucun des systèmes philosophiques qui se rattachent au naturalisme ne le satisfait. Dans la préface de *Fantasia of the Unconscious*, il se vante d'échapper à « l'heureuse vallée de l'indulgent Pragmatisme, à la terre bruyante des Vitalistes, à la maison cachée sous de sombres bosquets de la féconde analyse, surnommée Psychologie ».

Nous le verrons s'éloigner avec plus de dégoût encore des théories idéalistes, des surhommes qui habitent les collines bleues de *Maison-Besant*, de *Wilsonia* et de *Rabindranathopolis* ».

En 1922, quand Lawrence écrira « *Fantasia of the Unconscious* », un livre qui peut paraître d'une importance extrême à ceux qui s'attachent en Lawrence au philosophe naturaliste, il rédigera en un système coordonné toutes ses théories, sa nouvelle philosophie, son explication personnelle du monde.

Pour nous, qui préférons l'œuvre de Lawrence avec ses contradictions, ses lueurs profondes, sa chaleur de vie, nous nous efforcerons plutôt de l'étudier dans ses œuvres. Ne nous confie-t-il pas que toute cette argumentation, il l'a tirée de ses romans, autant dire de sa vie, et qu'elle leur est postérieure ?

Suivons donc Lawrence dans ses recherches, et voyons comment il abandonne la voie large et royale de la science, du raisonnement, de la conscience claire, pour suivre les chemins souterrains de la connaissance mystique.

## NAISSANCE DU MYSTICISME

Le mysticisme est à la fois une théorie de la connaissance, et une doctrine morale, un moyen d'arriver à la connaissance autrement que par l'entendement, un moyen d'arriver à la sainteté par d'autres voies que les règles sociales en usage.

Pourquoi Lawrence ne s'en tint-il pas au naturalisme ? Quand commença-t-il à tenter l'expérience mystique ? Et de quelle façon ? Les réponses ne manquent pas à ces nombreuses questions. Etudions d'abord l'inclination naturelle de Lawrence au mysticisme avant le choc que lui donna la guerre.

Lawrence a toujours eu une propension au mysticisme. Au début de son œuvre, il est vrai, elle n'apparaît que timidement, comme ces perce-neige qui éveillent en lui d'étranges réminiscences.

« Look at all the snowdrops, they hung in dim, strange flocks among the dusty leaves. Look at them, closed up, retreating, powerless. They belong to some knowledge we have lost, that I have lost, and that I need. » (The white Peacock, p. 198).

La nature, qu'il n'était pas arrivé à étreindre réellement comme une amie ou une ennemie, qu'il n'avait jamais considérée comme son bien, sa possession, lui apparaissait sous un aspect étrange et féé-

rique. Il a dit quelque part combien la vision du mineur était différente de celle des autres hommes, comment le mineur, échappant à l'obscurité, trouve une telle joie à contempler l'étrange éclat lumineux des objets qu'aucun ne lui paraît bas ou vulgaire, si bien qu'il ne voit même pas la laideur des maisons, des rues, l'aspect sordide du district minier. Il se passe pour Lawrence quelque chose d'analogue. En chaque objet, il aperçoit non seulement ce que tous nous voyons, mais encore une autre face, un autre aspect qui nous est inconnu, comme s'il avait des sens plus développés que nous. Le cri du paon déchire l'air, — non —, « il transperce le sombre sanctuaire du crépuscule ». La vieille herbe fanée semble s'éveiller, et les primevères et les violettes veloutées s'éveillent et *tremblent* de peur (p. 226).

Inutile de dire que l'enchantement du style est intraduisible. S'il y a un mystère de la nature, Lawrence en est le magicien, et peut l'évoquer, plus qu'il n'en peut rendre compte.

Mais déjà la nature joue son rôle dans la symphonie de l'âme. Jamais, pour Lawrence, elle ne fut :

« l'impassible théâtre »...

qui n'entend ni les cris ni les soupirs. Elle est étroitement mêlée à la vie de ses personnages. Le chapitre où il raconte la mort de Mellos, dans le Paon blanc, est intitulé « A shadow in spring », « Une ombre sur le printemps ». Alors que Lettie est déjà fiancée à Leslie, elle renoue quelques relations avec Georges, dans un bois merveilleux fleuri de perce-

neige, et toute la scène est intitulée « *Strange new budding* », « Nouvelle et étrange floraison ».

Cet instinct des rapports de la nature et de l'homme devait suivre Lawrence toute sa vie. Dans tous ses romans, la nature joue son rôle, soit qu'elle reflète les sentiments de ses héros, comme dans certaines pages de « *Rainbow* », soit qu'elle les lui impose, comme dans « *Kangaroo* », ou semble les lui imposer. Nous verrons d'ailleurs Lawrence chercher dans le monde entier les contrées qui lui conviennent, qui s'accordent le mieux avec sa température intérieure et son état d'âme, les poursuivre, y revenir, comme d'autres hommes peuvent faire pour certaines femmes. C'est que Lawrence devine, pressent la vie intime, humaine de la nature, ses rapports étroits avec la vie de l'homme.

Rien d'étonnant à ce que la science humaine, telle que la délivrent les universités, lui soit apparue comme une sorte de « *dry gods* », de marchandises sans valeur, consacrées « au dieu du succès matériel ». (*Rainbow*, p. 411).

Il croyait trouver au collège une recherche de « la source du mystère », il se passionnait pour les lois du monde végétal. Une amère désillusion s'ensuivit. Mais en même temps la conscience qu'en dehors du petit cercle lumineux des connaissances humaines s'étendait le sombre et immense inconnu, où seules brillent quelques lueurs, « *like the eyes of wild beasts, gleaming, penetrating, vanishing* », comme les yeux

des bêtes sauvages, luisant dans l'obscurité perçante, disparaissant.

En vain, on lui répète : « Je ne vois pas pourquoi nous imaginerions qu'il y a dans la vie un mystère à part... ce n'est qu'un complexe d'activités physiques et chimiques...

Il répète au contraire que pour lui, la vie est le grand, le seul, l'unique problème. Rien ne peut expliquer la vie, on ne fait que reculer l'explication. « Il n'y a pas une ombre de doute, la Cause Première est inconnaissable, et ce serait regrettable qu'elle ne le fut pas, — qu'elle soit Dieu ou l'atome ».

Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il y a un Mystère, et ce mystère, déjà, dans ses romans, Lawrence cherche à le déceler. C'est le moment où il écrit l'*Arc-en-ciel*, le *Renard*, et où le côté instinctif, obscur, mouvant de la vie commence à lui paraître plus intéressant que le côté conscient et volontaire.

Et un jour, la vérité lui apparaît, en un éclair, en un étrange moment d'extase. « La vie n'était pas une force mécanique et limitée, un simple phénomène de conservation et d'affirmation de l'être. Elle était « a consummation, a being infinite. L'être était uni à l'infini. Etre soi-même était le triomphe suprême de l'infinité ». (*The Rainbow*, p. 416. *Ursula à l'université*).

Lawrence venait de s'engager sur les chemins du mysticisme, et cela devait le mener loin.

## DE L'AMOUR AU MYSTICISME

Pour celui que tourmente le grand problème de la vie, l'amour prend une importance considérable. Tout d'abord, Lawrence a cru comme nombre de ses contemporains, que l'amour lui donnerait cet apaisement, cette plénitude de vie que cherche à obtenir chacun de nous. Notre vie sociale est tellement viciée à sa source que nous ne pouvons rien en attendre. Le seul fait d'appartenir à diverses religions, ou à aucune, divise profondément les hommes. Pour le reste, aucune fraternité, la nécessité seule pour l'employé de gagner sa pauvre vie, pour l'employeur de contribuer à la marche aussi parfaite que possible de l'organisme compliqué qu'est le monde moderne. Là-dedans, aucune religion, aucun idéal.

Mais l'amour nous reste. Vivre pour un autre être, qui vit aussi pour nous, faire son bonheur, être heureux par lui, voilà l'idéal naïf de bien des hommes de la fin du siècle dernier...

Lawrence a éprouvé ce désir, et peut-être a-t-il été hanté toute sa vie par cet idéal du bonheur conjugal, dont il avait vu des exemples autour de lui. Mais pour lui comme pour bien d'autres jeunes hommes, la chose n'était pas si simple.

D'abord, il éprouva une vive commotion en cons-

tatant que l'amitié et l'amour physique n'étaient pas une seule et même chose. De ce moment, il semble avoir séparé soigneusement « les amies », et les « femmes aimées ». (Sons and Lovers).

D'autre part, l'amour sentimental profond lui avait été révélé avant le temps par sa mère, femme malheureuse, aimante, qui avait reporté sur lui toute sa tendresse, sa jalousie, et ce besoin qu'ont toutes les femmes de dominer celui qu'elles aiment.

De cette expérience naquit, dans cette âme délicate et sensible, la crainte presque morbide de l'amour-sentiment. Il ne peut supporter qu'une femme demande : « M'aimeras-tu toujours ? » ; et ce besoin d'éternité, si fort chez tous les amants, n'est pour lui qu'un sentiment insupportable de dépendance et de mensonge.

Que reste-t-il ? Le désir physique de la femme... Chez un homme vulgaire, cela aurait suffi.

Mais Lawrence n'est pas un homme vulgaire.

Ce désir physique ne sera pas satisfait par l'étreinte, quelle qu'elle soit.

Il a montré dans plusieurs de ses romans quel vide, quel dégoût, quelle fatigue laissait derrière soi le désir satisfait.

Paul Morel, après avoir renoncé à Muriel, l'amie de son enfance, pour ne pas contrarier sa mère, se lie avec Clara, une femme mariée, et se lasse bientôt d'elle. (Sons and Lovers).

Siegmund, dans « The Trespasser », quitte sa famille afin de passer quelques jours au bord de la

mer avec Hélène pour laquelle il ressent une violente passion. Ce sont des jours d'ivresse, de joie pleine, mais bientôt il éprouve l'amer sentiment du vide, de la dévastation qui suit les heures de volupté. Par moments, il hait cette Hélène, et à la fin, usé par ces émotions trop fortes, incapable de reprendre goût à la vie, il se tue.

Mais c'est surtout dans « The Rainbow » que Lawrence étudie l'amour tel qu'il éclôt et évolue dans les âmes d'aujourd'hui. Ce sont des pages d'un réalisme, d'une vérité sans convention, d'une profondeur et d'une force extraordinaire. La naissance de l'amour dans les cœurs de Will et d'Anna Brangwen, la forme violente et absolue qu'il prend aussitôt chez ces très jeunes gens, la fine distinction entre l'amour de la jeune fille et celui du jeune homme, puis les premières journées de la vie conjugale, les deux vies qui n'en font plus qu'une, au sens absolu du mot, sont des pages d'une humanité frémissante.

Jusqu'ici, tout est beau. Mais il faut que les jeunes époux rentrent dans la vie. Chacun redevient lui-même, et la lutte commence. C'est la lutte de deux individualités, la femme voulant soumettre l'homme, et l'homme désirant que la femme le laisse en paix dans son propre domaine. C'est une lutte sans merci, coupée de trêves où le désir redevient le plus fort, mais ces trêves sont suivies de moments pires encore. Heureusement Anna devient mère, et ne s'occupe plus que de ses enfants, et Will retourne à la solitude. Une espèce d'apaisement se fait. Mais cepen-

dant, quelle impression de misère, d'incomplétude, se dégage de ce récit. Ni Will, ni Anna ne retrouvent, après ces combats, leur intégrité morale, à moitié perdus qu'ils sont l'un dans l'autre.

Ursule, leur fille, aimera un beau jeune homme, intelligent et sensible, Skrebensky. Elle accepte de passer avec lui quelques jours à la campagne. Bientôt elle s'aperçoit que, le désir satisfait, le jeune homme n'a plus pour elle ni attrait ni mystère. Elle renonce à l'épouser. Il souffre atrocement d'abord, puis se marie avec une autre. Ursule attend un enfant. Elle se repent d'avoir rompu avec Skrebensky, et lui écrit qu'elle est prête à l'épouser. Mais un jour, une troupe de chevaux la piétine, elle est très malade, et quand elle guérit, elle comprend qu'elle doit dorénavant chercher « sa propre vérité », et ne céder à l'amour que lorsqu'elle aura rencontré en face d'elle, femme nouvelle, un homme nouveau.

Ainsi nous voilà au pied du mur. L'amour, si grand, si beau soit-il, n'apporte pas à l'homme la satisfaction.

« Human love, human trust are always perilous because they break down... Absolute lovers always smash one another... Since man has been trying absolutely to love women, and women to love man, the human species had almost wrecked itself... Every individuality is bound to react at some time against every other individuality... Human love is truly a relative thing... It cannot be absolute. » (Kangaroo, p. 221).

« L'amour humain, la confiance humaine sont toujours périlleux parce qu'ils ne sont pas durables. Les amants qui cherchent l'absolu se détruisent l'un l'autre. Depuis que l'homme a essayé de mettre « l'absolu » dans son amour pour la femme, et réciproquement, l'espèce humaine s'est presque détruite. Chaque individualité est forcée de réagir à un moment donné contre n'importe quelle autre individualité. L'amour humain n'est qu'une chose relative, il ne peut être absolu... »

Lawrence en savait quelque chose ! Mais il ajoutait aussitôt : « Yet the human heart must have an absolute. The only thing is the God who is the source of all passion... »

« Et pourtant le cœur humain a besoin d'absolu. La seule chose au monde est le Dieu qui est la source de toute passion... »

On croirait entendre les mystiques chrétiens... Lawrence va-t-il mépriser l'amour, le laisser de côté ? Il n'en est rien. Le côté mystérieux et sensuel de l'amour le retenait. Le lien mystique entre l'homme et la femme lui semblait devoir être le premier lien religieux entre les hommes.

Aussi, loin d'écarter Lawrence des satisfactions naturelles, son mysticisme le pousse au contraire à les approfondir davantage.

Tout d'abord, il écartera tout ce qui dans l'amour lui apparaît comme un faux idéalisme, ou comme un verbiage inutile.

Il haïra les femmes qui se cramponnent à l'homme,

le soumettent à leur volonté, veulent lui imposer leurs idées, comme Hermine Roddice de « *Women in Love* ».

Il écartera de même la femme sentimentale, qui veut réduire la vie de son mari à la vie familiale, et le « garder dans ses jupons ».

Dans « *Women in Love* », il cherche à tâtons à donner un exemple de l'amour parfait. Ursule et Birking essaieront de le réaliser. Mais que de difficultés allaient les arrêter. Et ces difficultés étaient de même ordre que celles qui empêchaient Lawrence d'arriver à la connaissance parfaite.

Pour trouver l'amour parfait, il lui fallait d'abord arriver à connaître Dieu, « *who is the source of all passion* », et à se connaître lui-même.

« *As for future unions, too soon to think about it. Let there be clean and pure division first, perfected simpleness. That is the only way to final, living unison.* »

« Quant aux unions futures, il est trop tôt pour y penser. Parvenons d'abord à la séparation pure et simple, à l'unité parfaite. C'est le seul moyen d'arriver à l'unisson vivant et final. »

Pour trouver l'amour parfait, il lui faut donc se séparer de tout ce à quoi il a tenu jusqu'ici.

Il fallait fuir la science mécanique, la conscience trop claire et retourner à l'animal.

Il fallait s'écarter des pays trop civilisés et retourner à la nature.

Nous verrons d'abord Lawrence se pencher sur le mystère de l'animal.

## L'ANIMAL

Persuadé que l'Européen s'est écarté d'un savoir que possédaient autrefois les peuples des anciennes civilisations, Egyptiens en Orient, Gaulois en Cornouailles, par exemple, Lawrence, que ne satisfait pas la science officielle, cherche à retrouver le contact avec le côté obscur de la vie, le mystère profond de l'existence.

Tous nous souffrons, dit-il, de cette ignorance, de cette inconscience du côté obscur, sensuel, passionné de notre être. Certainement, nous avons toujours à la bouche les mots de passion, d'instincts. Nous voudrions (nous le disons, du moins) revenir en arrière, être simplement des animaux, ne plus penser.

Mais Lawrence se moque de ceux qui parlent ainsi. Ce ne sont que des mots, c'est encore notre esprit qui désire cette connaissance nouvelle, qui en espère un nouveau frisson. Ce n'est pas de la passion, c'est encore une volonté de connaître... une vanité. Nous sommes si peu vivants !

Pour essayer de nous donner une idée de ce qu'est cette vie instinctive de l'être, pour nous la faire partager, Lawrence a recours aux animaux. Qu'il a aimé leur chaleur de vie, leurs fourrures vivantes, leurs yeux brillants et mystérieux ! Chacun d'eux

évoque pour lui un des étranges côtés instinctifs de la nature humaine. Et deux de ses romans, *The Fox* et *St Mawr*, ne sont que le développement de ce thème.

Deux jeunes filles vivent ensemble dans une petite ferme perdue. Marsh a trente ans; forte, active, quelque peu masculine, elle soigne et gâte son amie Banford, plus délicate. Leur vie leur paraît souvent triste et morne, néanmoins elles tiennent chèrement à leur amitié et n'ont pas conscience que rien leur manque. Mais le renard dévore leurs poules. March se met à le guetter. Et, un soir, elle l'aperçoit :

« Les yeux levés, il la regardait. Museau baissé, yeux levés. Ces yeux rencontraient les yeux de March, et ils la connaissait. Elle en fut médusée, elle savait qu'il la connaissait. Il la regardait dans les yeux, et elle en eut l'âme défaillante. Il la connaissait, il n'avait point peur.

Elle lutta, confusément reprit possession d'elle-même et elle le vit qui décampait, bondissant sans se presser par-dessus des branches tombées. Des sauts lents, imprudents. Puis il jetait des coups d'œil en arrière, par-dessus l'épaule, et doucement courait. Elle voyait sa queue s'agiter comme un panache, elle voyait briller sa croupe blanche. Et doucement il disparut, avec une légèreté de brise ». (*Le Renard*).

A partir de ce moment, March vit dans une espèce d'hypnose. Elle revoit le renard, elle est comme possédée, il semble que l'animal lui a jeté un charme, et elle croit respirer partout son odeur. Les mois

passent, March cherche toujours le renard, et « se retrouve dans l'état où elle était au moment où il l'avait regardée ».

Un soir d'hiver, arrive un jeune soldat en permission, — car c'est la guerre. Il a cru retrouver à la ferme un grand-père, mort depuis. Les deux jeunes femmes l'accueillent. Et tout aussitôt, March le reconnaît. C'est le renard. « Elle n'eût su dire pourquoi : la tête avançante, ou le luisant du fin duvet blanchâtre, ou les yeux clairs et vifs... »

Et, habilement, comme un renard, le jeune homme fera sa conquête, quoiqu'ils n'aient rien de commun. En vain, son amie luttera : Le jeune homme, le renard, l'attrait sexuel, sera le plus fort.

Ainsi l'animal a-t-il révélé March à elle-même. Et il « préfigure » en quelque sorte, l'empire que le jeune homme prendra sur elle.

De même l'étalon St Mawr, dans le roman, représentera pour Lou Witt, tout ce qui manque à sa vie, la force mâle, la fierté, la force obscure et puissante de l'être qui est profondément lui-même, tout ce qu'elle n'a pas trouvé dans son mari. Et c'est grâce à l'animal qu'elle fuira dans la solitude, et se trouvera elle-même.

On a dit à ce sujet que March, Lou Witt étaient amoureuses, l'une du renard, l'autre du cheval. Il faut connaître bien peu Lawrence pour donner une telle interprétation de ses romans. Amoureuses d'une bête, comme l'était de ses chiens la belle Diane de Châteaumorand, l'héroïne de l'Astrée ! Certes les

bêtes de Lawrence sont vivantes, bien vivantes. Mais leur rôle est plutôt de symboliser ce qui manque à la vie des gens d'aujourd'hui. Ne reconnaîtrait-on pas là une influence biblique ? La mère de Lawrence était une fervente Wesleyenne. Et partout, dans la Bible, la bête est utilisée comme symbole, bouc émissaire, bête de l'Apocalypse, petits renards du Cantique des Cantiques, lions de Daniel, serpent du Paradis terrestre. Lawrence enfant avait chanté : « There's a serpent in the glass dash it down » and « Dare to be Daniel, dare to stand alone » avec le chœur de la « Band of Hope » (Souvenirs de sa sœur Ada). Il n'oublia pas ces leçons, mais développa ce germe avec sa splendide imagination.

Puis avec ses sens si développés et sa riche sensualité, ou sensibilité, (il faudrait un mot intermédiaire), il semble qu'il ait été capable d'entrer « dans la peau » non seulement de tous ses héros et héroïnes, mais encore dans celle de tous les êtres vivants.

Il s'est dépeint ainsi :

« He is not a man, he is a chameleon, a creature of change ».

Et bientôt le voilà pénétrant :

« The hot, stinging centrality of a goose in the flux of cold water and mud... ». « La chaude, perçante centralité d'une oie dans le courant d'eau froide et de boue ».

Toutes les bêtes souples, aux mouvements flexibles, au corps élastique l'attirent. C'est le « Mino »

qui surgit « in a lovely springing leap, like a wind » et la chatte qui s'accroupit doucement, d'une manière si douce, si merveilleusement humble, et se meut comme une ombre.

« Mino, dit Ursule, vous êtes brutal, comme tous les mâles ».

— Non, dit Birking, il n'est pas brutal. « Il insiste seulement pour que la pauvre bête le reconnaisse comme une espèce de destin, son propre destin »... et la discussion continue...

Le cygne, l'oiseau de Leda, « furrowing a great gay trail, of happy energy », traçant un gai sillon, d'heureuse énergie... est le symbole de la séduction.

Et les jolis petits poissons « quick little splinters of life » glissent joyeusement dans l'eau, images de la joie dans la liberté.

Il est vraiment difficile de comprendre par quel secret procédé Lawrence, qui voit en chaque animal un symbole de sa pensée, a pourtant décrit chacun d'eux avec une exactitude si frappante, a donné à chacun sa vie propre.

C'est que la philosophie de Lawrence, c'est la philosophie même du monde animal. Que chaque être soit lui-même, que l'homme soit homme, comme le cheval est un cheval.

« He's a horse. Why can't one say in the same way, of a man : « He's a man ». (St Mawr, p. 59).

Il est — un cheval. Pourquoi ne peut-on dire de la même façon d'un homme : c'est — un homme.

Et plus loin :

« A pure animal man would be as lovely as a deer or a leopard, burning like a flame fed straight from underneath, and he'd be part of the unseen, like a mouse is, even. And he'd never cease to wonder, he'd breathe silence and unseen wonder, as the partridges do, running in the stubble. He'd be all the animals in turn, instead of one fixed, automatic thing which he is now ».

« Un homme qui serait purement animal serait aussi charmant qu'un daim ou un léopard, brûlant comme une flamme entretenue directement par la vie souterraine. Et il serait même une part de l'invisible, comme une souris. Il ne cesserait de s'émerveiller, il aspirerait le silence et le miracle invisible, ainsi que font les perdrix, courant dans le chaume. Il serait tour à tour tous les animaux, au lieu de la chose fixée, automatique, qu'il est aujourd'hui... (St Mawr).

Tel est le point d'aboutissement de la pensée de Lawrence. Parti de l'étude de la nature, des animaux, il va jusqu'à l'extrême limite des déductions. L'homme est un animal, pourquoi ne veut-il pas ressembler à l'animal ? Tout ce qui, dans l'animal, vient de cette puissance mystérieuse qu'est la vie, est fort, simple et beau. Que l'homme donc, lui aussi, cultive toutes ses facultés animales, qu'il retourne à la puissance sombre, inconnue,... qu'il cherche Dieu.

Bientôt, Lawrence, qui avait toujours été attiré par le serpent, allait, avec les Indiens du Mexique, le reconnaître comme la personnification de son nouveau Dieu. Ce sera le « Serpent à plumes ».

## DE LA NATURE A DIEU

Lawrence a conté tout au long dans « Kangaroo » quel choc fut pour lui la guerre. Il n'était pas mobilisable, sa santé le mettant hors de cause. Et c'était heureux, car rien ne le révoltait plus que la guerre, « that huge, obscure machine ». Mais il avait épousé une Allemande; il fut l'objet d'une surveillance blessante, et des perquisitions eurent lieu à son domicile, L'Anglais indépendant et jaloux de sa liberté fut ulcéré, l'homme sensible et social éprouva douloureusement qu'il était mis à part de son peuple, traité comme un paria. Jusqu'ici, les discussions sur des sujets politiques ou sociaux parmi les intellectuels avaient toujours gardé quelque chose d'un jeu, d'une dialectique plus ou moins passionnante.

Pour Lawrence, ce temps était fini.

« Life would never be quite the same again ». (K., p. 28).

« La vie ne serait plus jamais la même ».

Ses concitoyens avaient tenté de lui faire douloureusement sentir qu'il était dans son tort, « I am letting them make me feel in the wrong... But I am not wrong... ». Il lui fallait maintenant se mesurer avec eux, se mesurer même avec le monde, tout en-

tier solidaire de ces affreux événements, comme le jeune David contre Goliath.

« So he discovered the great secret : to stand alone as his own judge of himself, absolutely ».

« Ainsi, il découvrit le grand secret, être seul, son propre juge, d'une manière absolue ».

Déçu par les méthodes scientifiques modernes, qui ne s'inquiètent pas du problème de la vie, toute sa sensibilité mise à vif par l'amour tel que le comprennent les hommes et les femmes d'aujourd'hui, révolté contre la société actuelle, cause de la guerre, Lawrence éprouva le désir mystique de fuir le monde où il avait vécu jusque là.

Non seulement il ne pouvait plus supporter ce pays où régnait « a dry, brittle, terrible corrption », une terrible corruption, sèche, cassante, mais encore il voulait découvrir cet absolu qu'il n'avait trouvé ni dans l'amitié, ni dans l'amour.

Ce Dieu qu'il commençait à découvrir dans l'animal, il voulut continuer à le poursuivre dans la nature.

Suivons-le à la recherche de ce Dieu insaisissable.

Pourquoi Lawrence quitta-t-il l'Angleterre ? Il avait tant aimé ses Midlands, la côte de Cornouaille, certains quartiers de Londres, les grandes falaises de Portsmouth... Il en avait si bien chanté les aspects mystérieux, et découvert le sens mystique.

Mais maintenant, cela ne lui suffisait plus. Tout entier à son nouvel idéal, il lui fallait s'en rapprocher davantage, trouver dans la nature des aspects

de plus en plus conformes à son climat intérieur.

« The mills of industry are not the mills of God ».

« Les moulins de l'industrie ne sont pas les moulins de Dieu ». (Pansies, p. 32).

Tous les soucis du vieux monde lui paraissaient vains et vides. Son Dieu était d'une autre essence.

Il l'avait cherché autrefois dans les régions les plus étranges de l'Angleterre, dans le petit jardin de Hampshire qui s'épanouissait au milieu des prairies infestées de serpents, ou sur les grandes landes grises du Shropshire. Mais tous ces pays ne le satisfaisaient plus. « They were all in prison, they were all going mad ». (Rainbow, p. 466).

« Ils étaient tous en prison, tous en train de devenir fous ».

Il sentait l'appel du soleil, et le soleil avait pour lui l'attrait du divin. Il partit pour l'Italie.

Le soleil lui apparut presque comme un dieu, la nudité comme la forme du culte rendu à ce Dieu. (Sun, p. 29).

« She felt the sun inside her, warmer than ever love had been... She could feel the sun penetrating even into her bones, ay further, even into her emotions and her thoughts... Her weary, chilled heart was melting... »

« Elle sentait le soleil la pénétrer, plus chaud même que l'amour l'avait jamais été... Elle pouvait sentir le soleil pénétrer jusque dans ses os, plus loin même, dans ses émotions et ses pensées. Son cœur lassé, glacé, fondait au soleil... »

A Novare, Aaron-Lawrence éprouve un délicieux sentiment de liberté, un sentiment de joie et d'insouciance qui est, dit-il, « le meilleur don que peut faire l'Italie à un Anglais ».

Et en même temps, le sentiment qu'il s'éveille du sommeil du « pathétique et de la tragédie de la passion », et qu'il va pouvoir assumer « une nouvelle droiture dans son cœur, une nouvelle conscience responsable dans son esprit et dans son âme ».

Ce fut un des moments les plus féconds de sa vie. Il parcourut l'Etrurie, s'enthousiasma pour ce pays des vieilles civilisations mystérieuses, pour « les grands cyprès toscans, enveloppés dans une pensée qui a perdu son langage, et qui ne sont peut-être que l'âme des Etrusques disparus, des Etrusques au long nez, aux pieds doués de sensibilité, au sourire subtil... ».

Mais bientôt, il en eut assez de l'Italie, qui abandonne chaque jour sa vie spontanée, son dynamisme pour sacrifier à l'idéal sordide et mécanique des peuples du Nord.

Il voulut partir pour le pays le plus éloigné possible, pour les antipodes... Croyez-vous, disait-il, que l'homme soit le même sous une latitude différente ?

Il désirait depuis longtemps connaître l'Australie. Il fut déçu. Sans doute, il y trouva le « bush », cette étrange forêt épineuse, sans chemins, où l'on se perd, d'où l'on ne sait comment sortir. Elle lui parut aussitôt être le symbole du monde des apparences, où l'homme doit se chercher et chercher son Dieu. Il y admira la mer, les nuits étoilées. Ce fut le moment où la crise mystique atteignit son apogée, le

véritable moment où il renonça à tout ce qui avait fait sa vie jusque là. Mais comme il retrouvait en Australie des hommes pareils à ceux de l'Angleterre, des hommes qui l'invitaient à agir, alors que son « Dieu sombre » l'invitait à rester tranquille, à se replier sur lui-même, à se garder intact pour sa pensée profonde, il partit.

Il partit pour le Mexique. Il y retrouva le soleil et la lune, la terre calcinée par le soleil, les serpents, un peuple indolent, passionné, mais silencieux, d'étranges souvenirs des religions disparues. Ce pays eut sur lui un effet extraordinaire. Lawrence se sentait de plus en plus « arraché » de son sol natal.

« One feels far away here... » On se sent loin de tout ici... (Lettre à Ada).

Cet extraordinaire pouvoir d'observation et de description avec lequel il était né trouvait ici un aliment nouveau. Le lecteur du « Serpent à plumes » est entraîné dans ce monde si différent de l'Europe. Et non seulement il parcourt les montagnes, il respire l'air des hauteurs, il glisse sur les lacs de Mexico, il cueille les fleurs étranges et contemple les cactus inquiétants, mais encore il lui faut affronter les indigènes, leur masque impénétrable, leur regard étrange; il lui faut, bon gré, mal gré, connaître ce pays si différent du sien, essayer de le comprendre, reconnaître la parenté de son propre Dieu, le Dieu intérieur, avec celui ou ceux des Indiens, le soleil, la lune et les étoiles.

Nous voici forcés d'essayer enfin d'êtreindre ce Dieu insaisissable.

## LE DIEU DE LAWRENCE

Lawrence a fini par trouver son Dieu sur les plateaux calcinés du Mexique, ou plutôt il l'y a suivi jusque-là. Il a essayé à maintes reprises de nous le faire connaître. Lui, qui s'entendait mieux qu'homme au monde à exprimer l'incommunicable, veut nous donner une idée de ce « Dark God » the « forever unrevealed » — ce Dieu sombre, jamais révélé.

En intellectuel impénitent, il cherche non seulement à l'êtreindre, mais encore à le définir. Sans doute, le Dieu mystérieux était-il de bonne qualité, car il échappa maintes fois à Lawrence. Maintes fois celui-ci essaya d'expliquer ce qu'était son Dieu et ce qu'il n'était pas. Chaque fois une insatisfaction le poussa plus loin... le poussa à donner une autre définition. Serons-nous plus heureux ?

Ce Dieu n'est pas un Dieu idéal, une création de l'esprit humain, et par là même limité. Il est en nous, dans notre âme profonde, au plus profond de notre inconscient, obscur, irréalisable, sans nom. Il est la grande obscurité vivante à laquelle nous appliquons ce terme : « Dieu ». « Ce Dieu qui est divers dieux, pour divers hommes, toutes les choses pour tous les hommes, la source des passions et des actions étranges... »

« The dark God, the forever unrevealed. The God who is many gods to many men : all things to all men. The source of passion and stranges motives ». (Kangaroo, p. 298).

Jusqu'ici Dieu n'est que ce qu'il y a d'obscur, d'incompréhensible, et de vivant en nous. C'est la force qui nous pousse parfois à agir sans que les motifs de notre action nous apparaissent, sans qu'ils nous satisfassent, souvent même, semble-t-il, contre notre volonté, en tant que celle-ci est la servante obéissante d'une conscience claire. Il est donc bien différent du Dieu que la plupart des hommes reconnaissent, et dont nous devons d'abord nous défaire.

Car les anciens dieux sont usés. « We have worn out the gods, and they us ». « Jésus, le dieu de la souffrance et de l'amour, nous a dégoûtés de l'amour et du renoncement. Le Dieu de la Bible, le Dieu puissant qui gouvernait l'univers avec une règle de fer nous a fatigués de la puissance, et Aphrodite, émergeant de l'écume de nos plages modernes, a tué tout désir en nous ».

Mais il reste le Dieu de la vie obscure qui court en nos veines, de la force qui nous pousse à nous reproduire, du sens merveilleux du toucher grâce auquel nous communiquons mieux avec les êtres et les choses que par la parole. « The God from whom the dark sensual passion of love emanates, the great dark God, the « ithyphallic » of the first dark religions, un Dieu proche du monde magique du règne animal... »

Ce Dieu, dont Lawrence a tant parlé, est un Dieu silencieux. C'est dans la solitude, au désert, que Lawrence l'a trouvé. Les grandes plages solitaires de l'Australie, les vastes étendues ensoleillées le lui ont révélé.

En somme, il est le contraire de tout ce qui a blessé Lawrence. C'est un Dieu sans évangile, il est l'ennemi du bavardage sans but, du vieux monde usé qui ne peut se délivrer de ses fers, où tous les grands mots qui représentaient l'idéal d'autrefois sont pollués.

« What Lord is it that likes these people ? What God can it be, that likes success and Sundaydinners. Oh God ! It must be a big, fat, reesty sort of God.

My God is dark and you can't see him. You can't even see his eyes, they are so dark. But he sits and bides his time and smiles, in the spaces between the stars. And he doesn't know himself what he thinks. But there's deep, powerful feelings inside him, and he's only waiting his time to upset this pigsty full of white fat pigs. I like my Lord. I like his dark face, that I can't see, and his dark eyes, that are so dark you can't see them, and his dark hair, that is blacker than the night, on his forehead, and the dark feelings he has, which nobody will ever be able to explain. I like my Lord, my own Lord, who is not Lord of pigs ». (The Boy in the Bush, p. 300).

« Quel est le Dieu qu'aime ce peuple ? Quel peut être ce Dieu qui aime le succès et les festins du Di-

manche. Oh ! Dieu, ce doit être une espèce de Dieu gros, gras, paresseux...

Mon Dieu est sombre et vous ne pouvez le voir. Vous ne pouvez même pas voir ses yeux, ils sont tellement sombres. Mais il est assis et attend son heure et sourit, dans les espaces, parmi les étoiles. Et il ne sait pas lui-même ce qu'il pense. Mais il y a en lui de puissants, de profonds sentiments, et il attend son heure pour renverser cette étable pleine de gras cochons blancs. J'aime mon Dieu. J'aime son visage sombre, que je ne peux voir, et ses yeux sombres, si sombres que vous ne pouvez les voir, et sa sombre chevelure, plus noire que la nuit, sur son front, et ses sombres sentiments, que personne ne sera jamais capable d'expliquer. J'aime mon Dieu, qui n'est pas le Dieu des porcs... »

Ce Dieu est parfois une force, et s'identifie assez volontiers avec le soleil; « the immense assertive vigour and sacred handsomeness of the sun... a glory vast and fierce, of a Lord who is more than our small lives... »

Lawrence connaissait le bienfait du soleil, et l'impossibilité pour un malade comme lui de s'en éloigner. Il parle quelque part de l'« horreur arctique », et, naturellement, identifie le froid, les pays du nord, et le mal qui existe sur la terre.

Mais ce Dieu, qui a guéri et réchauffé Lawrence, est aussi ce qui l'a défendu contre ses contemporains. « He believed in the God of fear, of darkeness, of

passion and of silence, the God that made a man realise his own sacred aloneness ».

Le silence, la retraite, l'impassibilité, la fidélité courageuse à sa propre pensée, tout cela, qui demande tant d'efforts, vient de Dieu, est Dieu.

Il lui faut donc essayer de se rapprocher le plus possible de ce Dieu, et il y arrivera par deux procédés bien différents. S'abandonner à ses sensations, connaître par ses sens les plus obscurs, ou bien au contraire se séparer, vivre à part de tout ce qui est conscient. Si bien que son Dieu sera parfois celui des étreintes, et parfois celui de la chasteté.

Mais pourquoi ce Dieu est-il celui de la crainte, un Dieu qui exige des sacrifices ? (il ira même dans le roman, jusqu'aux sacrifices humains). Ici, il faut ouvrir une parenthèse. Le Dieu de Lawrence lui-même est-il le même Dieu que celui de son roman « Le Serpent à plumes » ? Ceci est difficile à dire, car, dans ce roman, Lawrence s'abandonne à son imagination, et « romance » en quelque sorte ses convictions. Il mêle ses croyances et ses désirs, et donne libre cours au démon de la poésie. Il nous faut donc lui faire sa part, et interpréter la pensée de l'auteur.

A ce moment-là, son Dieu veut s'abaisser jusqu'à l'humanité et la sauver, et l'angoisse de Lawrence est grande. Don Ramon, qui le représente, a peur d'être ridicule en prêchant aux Mexicains le dieu « Quelzalcoatl » et il avoue :

« Après tout, Senora, Quelzalcoatl n'est pour moi

que le symbole d'une perfection à laquelle l'homme puisse atteindre dans les jours futurs... »

Ainsi, son Dieu est devenu une sorte d'idéal à proposer aux hommes. A ce moment, il est prêt pour lui à tous les sacrifices. Peu lui importe d'être ridicule, impopulaire, méconnu ou méprisé. Il osera même affirmer que si son Dieu lui réclame des sacrifices humains, il est prêt à s'exécuter.

« He no longer wanted to struggle consciously alone, a thought adventurer. He preferred to drift into a sort of blood darkness, to take up, in his veins again the savage vibrations that still lingered round the secret rocks, the place of the pre-Christian human sacrifice... Human sacrifice ! he could feel his dark, blood consciousness tingle to it again, the desire of it, the mystery of it... away from the burden of intensive mental consciousness ». (Kangaroo, p. 267).

« Il ne désirait plus lutter seul, consciencieusement, comme un aventurier de la pensée. Il préférerait s'abandonner à une sorte d'obscurité du sang, recueillir en ses veines les vibrations sauvages qui s'attardaient autour des rocs secrets où avaient eu lieu autrefois les sacrifices humains du Pré-christianisme. Les sacrifices humains ? il pouvait sentir la conscience obscure de son sang frémir vers eux, il en éprouvait le désir, en partageait le mystère... bien loin du fardeau de la conscience mentale intensive ».

Mais en réalité, ce désir de sacrifices humains,

quoi qu'on en ait dit, n'était pour lui qu'un thème philosophique. « Nous ne pouvons retourner en arrière », disait-il dans ses Etudes sur la littérature américaine.

Peut-être aussi n'était-ce qu'un symbole, l'image du violent instinct qui continuait à le pousser vers les satisfactions sexuelles.

De toutes façons, ses anciens amis, toute l'élite cultivée de l'Angleterre poussa des cris d'horreur, et, dans son livre sur Lawrence, « Son of woman », John Middleton Murry, son ancien ami, s'écrie sérieusement : « Il a renié son Saint-Esprit ».

Lawrence pourtant, commençait à trouver son équilibre. Son effort pour imaginer une nouvelle religion est plus littéraire et romanesque que philosophique.

Mais grâce à cet effort pour s'unir à son Dieu, la pensée de Lawrence était devenue plus forte et plus claire. Nous allons essayer de la dégager.

## RETOUR SUR LA VIE PASSÉE

Lawrence a loué dans les montagnes de l'Arizona un petit ranch. On y monte par des kilomètres d'une mauvaise route défoncée sur laquelle tremble la vieille carcasse d'une Ford qui résiste à tous les chocs. Là-haut, les bâtiments sont en mauvais état, pour tout bétail une chèvre, pour tout jardinage, quelques haricots, un pied de courge, et des fleurs, des fleurs couleur de sang séché qui s'accrochent partout. L'eau est rare et manque parfois.

Mais on est à 5.000 pieds d'altitude, l'horizon est si vaste qu'il donne le vertige, on domine l'abîme, l'air est léger et vif, et, les jours d'orage, insistant et passionné. Lawrence se sent libre, il est au-dessus des hommes, il possède sa vérité, son Dieu sombre est avec lui, et de cette hauteur, il ne se fait pas faute de juger les malheureux Européens, les Anglais surtout qu'il a abandonnés dans leur île, cet espèce de grand cercueil grisâtre.

Le monde est pourri. *Dies irae, dies illae.*

Le feu est à la maison ! Il est possible que cela dure un moment, mais tout-à-coup, on verra les étages s'écrouler dans les flammes...

Ou encore. Le monde d'aujourd'hui est une histoire racontée par un idiot... Femmes aux poitrines plates

« chiminalisées », d'un sexe indéterminé — jeunes hommes d'un sexe encore plus indéterminé, et bébés hygiéniques.

Les histoires ennuyeuses et stupides du monde moderne se ramènent à deux thèmes, mécanique et argent.

Nous ne vivons que pour produire, mécaniquement, tous ces objets mécaniques qui « sucent notre vie », et qui n'ont pas d'âme.

Au contraire « a yard of India muslin is alive with Hindu life ». Une aune de mousseline de l'Inde vit de la vie de l'Hindou qui l'a tissée. Nous reconnaissons ici des idées chères à certains intellectuels anglais, à Ruskin, à William Morris, à tous ceux qui voulurent remettre en honneur les vieux métiers, le travail manuel, les danses populaires.

Et Lawrence, quand il imaginera une renaissance du Mexique grâce à l'ancienne religion restaurée, fera revivre en même temps les métiers primitifs, le tissage et la fabrication des huaraches. (Plumed Serpent).

La conséquence, c'est le mal qu'amène l'argent dans le monde.

« Money is our madness, our vast collective madness ».

Sans argent nous ne pouvons même pas avoir de pain propre, nous n'avons rien, et nous tremblons de frayeur devant les autres hommes.

Quelle différence si nous avions notre maison, notre nourriture et notre foyer « free », « pour

rien ». Alors renaîtrait la confiance, nous ne nous tuerions plus les uns les autres, l'abondance régnerait dans le monde et les hommes travailleraient gaiement.

Au lieu de cela, quelle tristesse dans les pays d'industrie, tous paraissent accablés par la vie qu'ils sont forcés de mener. Vraiment Lawrence trouve des accents nouveaux, une âpreté poignante pour nous montrer quelle part il prend à cette misère de l'homme humilié dans sa dignité d'homme. (Cf. The ignoble procession « Pansies », p. 76).

Je vous en prie, clame-t-il aux hommes ne faites pas une révolution pour l'égalité, ou pour les travailleurs, ou pour l'Internationale du travail...

« Work can be fun and men enjoy it; then, it's not labour.

Lets's have it so ! Let's make a revolution for fun »

Faites une révolution pour la joie...

Si les hommes redevenaient libres, s'ils avaient le courage de mener une vie simple, d'échapper au mensonge social, alors on verrait les gens redevenir heureux.

La vie sexuelle, la plus grande tristesse d'aujourd'hui, reprendrait son intérêt. Les hommes et les femmes ne seraient plus épuisés par leur tâche, ils ne craindraient plus de mettre des enfants au monde, ils vivraient heureux, au soleil, maîtres d'eux-mêmes et bons pour tous.

Lawrence, dans ses « Pansies », plus encore dans « St Mawr », attaque particulièrement « l'intelli-

gence », les gens cultivés qui ont perdu le sens de la nature et sont devenus cette monstruosité : « un cerveau, un cerveau qui écrase le corps, le cœur et l'âme et ne leur laisse point de place. Quel mépris pour ce verbiage, ces grands mots sous lesquels il n'y a rien, cet éternel papotage. Et quelle suffisance, quel égoïsme ! Lawrence ne peut assez décocher de traits contre la bourgeoisie et les classes supérieures. Et pourtant il se sent un aristocrate, mais il s'agit d'une autre sorte d'aristocratie.

Dans St Mawr, Lou Witt, une jeune Américaine est mariée à un noble anglais : Rico, Sir Henry Carrington. Quelques années après son mariage, elle commence à éprouver cet étrange sentiment de fatigue et de dégoût de l'existence, cette maladie du siècle, du XX<sup>e</sup> siècle, que tant de femmes d'aujourd'hui connaissent. Elle est lasse de son mari, du vide de sa vie conjugale. Avec Lawrence, elle pense — et il faut méditer cette parole profonde — que :

« Men always do leave off really thinking, when the last bit of wild animal dies in them ».

Les hommes cessent réellement de penser quand la dernière parcelle de vie sauvage et animale meurt en eux.

Cf. Pierre Louys; préface d'« Aphrodite » : nous pensons avec nos sens).

Elle est dégoûtée des hommes trop intelligents, « knitting and crocheting words », qui tricotent et crochettent avec des mots. Tous veulent jouir, « to

enjoy themselves ». Et elle est lasse de ces jouissances, et voudrait *vivre* réellement.

« The thing that is offered me as life just starves me », ce qu'on m'offre comme vie est justement ce qui me fait périr d'inanition.

Elle réclame de l'homme qu'il ait un peu de vie sauvage en lui, et se console comme elle peut en contemplant le bel étalon « St Mawr », le symbole de la force masculine.

Ce qui fausse toute la vie des hommes d'aujourd'hui, c'est le faux idéalisme. L'idéalisme a pu avoir son temps, maintenant, il ne correspond plus à la réalité. Et il devient ainsi la mort de l'âme. Nous trouvons dans « Lady Chatterleys Lover » ces fortes paroles :

« All the great words, it seemed to Connie, were  
« cancelled for her génération : love, joy happiness  
« home, mother, father, husband, all these great dyna-  
« mic words were half dead now, and dying from  
« day to day. Home was a place you lived in, love  
« was a thing you didn't fool yourself about, joy was  
« a word you applied to a good charleston, happiness  
« was a term of hypocrisy used to bluff other people,  
« a father was an individual who enjoyed his own  
« existence, a husband was a man you lived with and  
« kept going inspirits. As for sex, the last of the  
« great words, it was just a cocktail term for an  
« excitement that bucked you up for a while, then  
« left you more raggy than ever. Frayed ! It was as

« if the very material you were made of was cheap  
« stuff and was fraying out to nothing ».

« Il semblait à Connie que tous les grands mots  
« étaient supprimés pour sa génération : amour, joie,  
« bonheur, maison, mère, père, mari, tous ces grands  
« mots dynamiques étaient à demi-morts mainte-  
« nant, et mouraient chaque jour un peu plus. La  
« maison était un endroit où vous habitiez, l'amour,  
« une chose dont vous ne deviez pas être dupe, la  
« joie, un mot que vous appliquiez à un bon charles-  
« ton, le bonheur, un terme hypocrite destiné à abu-  
« ser les autres gens; un père était un individu qui  
« profitait de sa vie, un mari, un homme avec qui  
« vous viviez, et qu'il fallait garder de bonne humeur.  
« Quant au sexe, le dernier des grands mots, c'était  
« juste le nom d'un cocktail, une excitation qui vous  
« remontait un instant, puis vous laissait plus effrité  
« ou dispersé que jamais. C'était comme si le maté-  
« riau dont vous êtes bâti était du mauvais stuff, et  
« s'émiettait et venait à rien...

Le seul remède actuel à la situation est de vivre dans la solitude, de chercher à aimer en respectant le Dieu sombre qu'a découvert Lawrence, et de rêver à un monde nouveau.

Voyons d'abord comment Lawrence comprenait l'amour nouveau.

## L'AMOUR PARFAIT

Puisque le Dieu de Lawrence est le Dieu des corps, le Dieu de la vie puissante et obscure qui soutient l'univers, nous ne nous étonnerons pas que Lawrence ait considéré l'acte sexuel comme une sorte de communion avec « le Dieu sombre ».

Mais cette communion, nous l'avons vu, n'est pas à la portée de tous. Il y faut une préparation, une sorte de purification préalable. L'amour, tel que les hommes l'ont compris en ce dernier siècle, est une lutte ou une source de luttes sans merci dont Lawrence avait bien souffert. Comment pourra-t-il devenir une source de paix, un chemin vers l'extase ?

« L'âme qui veut être l'épouse de Jésus, et recevoir un baiser de sa bouche, dit un vieux manuel de dévotion écrit par un Jésuite, doit premièrement lui baiser les pieds comme la Madeleine, et se purifier, par les larmes de la pénitence, de ses vices et de ses méchantes habitudes. Puis elle doit lui baiser les mains, en pratiquant quantité de bonnes œuvres. Ensuite, elle doit attendre dans le silence et avec un profond respect, que Jésus la fasse entrer dans la salle du festin pour recevoir ce baiser mystique, c'est-à-dire le Divin Esprit, qui est, dit St-Bernard, un baiser du Père et du Fils. Puis il décrit l'extase de

l'union : « Il se fait un silence dans le plus profond de son cœur, son imagination se trouve sans images, son esprit sans discours, son cœur sans mouvement, sa mémoire sans espèces, ses passions sans bruit, et ses sens sans opérations... Alors toutes les créatures disparaissent de devant ses yeux... elle ne voit plus que la beauté de son divin époux... ».

Décidément, les voies du mysticisme sont éternelles ! Lawrence, qui a tourné le dos au christianisme, qui ne veut plus avouer Jésus, dieu du Parfait Amour, retrouve pour parler de l'union parfaite, les termes mêmes d'un obscur Jésuite du 17<sup>e</sup> siècle.

Pour Lawrence aussi, le renoncement aux erreurs, aux mauvaises habitudes est le commencement d'une vie nouvelle. Ce qui nous empêche de comprendre l'amour sensuel, et sa valeur mystique, c'est notre croyance à l'Amour idéal, à l'amour qui est un don total, un sacrifice de nous-même à une autre personne. Cet amour finit toujours mal, car il est un mensonge. Un tel abîme sépare les êtres ! Il nous est impossible de le combler. Et ce n'est même pas désirable. Que serions-nous si nous n'étions plus nous-mêmes, si nous perdions notre centralité ».

« The moment I wear to love a woman, a certain  
« woman, all my life, that moment I begin to hate  
« her ».

The moment I even say to a woman : I love you !  
« my love dies considerably... »

« Au moment où je jure d'aimer une femme, une

« certaine femme, toute ma vie, à ce moment, je  
« commence à la haïr.

« Au moment même où je dis à une femme : je  
« vous aime, mon amour est tout près de mourir.

La conclusion, c'est que nous avons bien embrouillé les choses de l'amour, depuis que nous en avons fait un idéal, Nous avons mêlé à l'amour les choses de l'esprit, et c'est bien là la vraie perversité.

Depuis que nous avons notre sexe dans l'esprit, nous ne l'avons plus dans le corps. Aussi Lawrence hait-il toutes les discussions, tous les bavardages sur le sentiment, et les femmes qui cherchent toujours à disserter, sur elles-mêmes et leurs propres sentiments.

De même, il craint l'immixtion de la volonté dans l'amour. « It is the will-to-love that I hate », et plus encore l'égoïsme, la volonté de dominer, L'amour idéal, le vieil Amour romanesque étant un idéal mort, n'est plus qu'une insanité. Ce que les femmes entendent par là, c'est la soumission chevaleresque de l'homme à la femme. La femme ne pense qu'à prendre et à abaisser l'homme. Celui-ci, dès qu'il aime, doit renoncer à toute personnalité, c'est la femme qui lui impose sa propre conception du bien et son idéal. S'il est sensible, il sera complètement annihilé. S'il est grossier, il échappera à la femme par l'infidélité la plus vulgaire.

Lawrence est revenu cent fois sur ce sujet. Sans doute, plus « pénétrable » qu'un autre, avait-il particulièrement souffert de cette main-mise des femmes, dans les sociétés anglo-saxonnes, sur toute l'activité

spirituelle et morale. Il a fait un portrait vengeur de l'une d'elles, en créant le personnage d'Hermine Roddice, dans « *Women in love* ». Hermine est l'amante qui ne cherche qu'à dominer celui qu'elle croit aimer, Rupert, et sans qui elle n'est rien.

Il attaque même la femme au foyer, entourée de ses enfants. Elle ne pense qu'à son bien-être et à à celui des siens. Si elle le pouvait, elle étoufferait l'homme « avec un lange et des jupons ». (Aaron's Rod).

Quant à l'amante, tout comme l'homme, elle cherche son plaisir, et se dégoûte bientôt de son partenaire, dont elle a vite percé à jour le vide et la faiblesse.

Mais si nous voyons les choses sous un nouvel angle, si, avec Lawrence, nous ne voulons plus considérer que l'amour physique, les étranges voies qu'il suit, et nous soumettre au Dieu des corps, alors nous arriverons au but cherché.

Dès son premier roman, Lawrence a noté, comme bien d'autres, ce qu'il y a d'involontaire dans l'amour.

Lettie, (*The white Peacock*), est fiancée à Leslie, avec qui elle sympathise, qui la comprend et l'aime. Néanmoins c'est Georges, le jeune campagnard, qui l'attire; elle ne peut se détacher de lui; une sorte d'impulsion la force à toucher ses bras forts, lisses et bruns, ses muscles semblables à des serpents.

En vain March, (*The Fox*), voudrait échapper au jeune soldat venu en permission et qui n'a ni culture, ni fortune, ni grande activité. En vain voudrait-elle continuer à vivre avec son amie. Elle ressent

pour le jeune homme la même attirance mystérieuse que pour le renard qui tourne autour du poulailler et lui vole ses poules. Quand elle entend sa voix, quand les yeux du jeune homme se fixent sur les siens, elle mollit, sa volonté s'efface, elle cède et accepte.

Alvina, (*The lost girl*), renoncera à un mariage honorable avec un homme bon et intelligent pour suivre un Italien, artiste de music-hall, être assez fruste et silencieux, vulgaire même, mais dont la beauté la subjuge. Dans « *The virgin and the gipsy* », c'est un Bohémien que suivra l'héroïne, Yvette, fille d'un pasteur.

C'est là le premier article de l'Evangile de Lawrence. L'amour doit être un élan involontaire, irrésistible, presque inconscient de deux êtres l'un vers l'autre, et nous devons nous y soumettre, quelles que soient les souffrances qui en résulteront. Il faut obéir à la vie profonde.

C'est ainsi que Mellors, l'amant de lady Chatterley, accepte l'amour qui vient à lui, avec un visage pâle et sans expression, comme celui d'un homme soumis à la fatalité.

« Are you sorry ? she said.

« — In a way, he replied, looking at the sky. I  
« thought I'd done with it all. Now I've begun again.

« — Begun what ?

« — Life ».

« Avez-vous des regrets ? dit-elle.

« — D'une manière, oui, répliqua-t-il en regar-

« dant le ciel. Je pensais que j'en avais fini avec tout  
« cela. Maintenant j'ai recommencé ».

« — Recommencé quoi ?

« — A vivre ».

Nous voilà déjà bien loin des coureurs de jupon.

L'amour physique est pour Lawrence une chose sérieuse, qu'il faut envisager avec gravité.

L'amour ne sera vraiment divin qu'entre un homme nouveau et une femme nouvelle.

L'homme nouveau est celui qui reste lui-même, ne cède pas à la femme, ne modifie en rien ses pensées et ses sentiments pour elle. Même s'il la blesse ou la choque momentanément, elle reviendra à lui ensuite, parce qu'elle sentira en lui un maître, le Dieu qui est en lui.

La femme nouvelle est celle qui se soumet :

« The woman must submit, but deeply submit. Not  
« to any foolish fixed authority, not to any foolish  
« and arbitrary will. But to something deep, deeper,  
« to the soul in its dark motion of power and pride ».

« La femme doit se soumettre, mais au fond, pro-  
« fondément. Pas à quelque sotte autorité détermi-  
« née, pas à quelque volonté sotte et arbitraire. Mais  
« à quelque chose de profond, de plus profond. A  
« l'âme dans son mouvement de pouvoir et d'or-  
« gueil...

C'est ce que fera Kate, du « Serpent à plumes ». Petit à petit, elle renoncera à sa propre volonté, à ses désirs, à son pays même et à son mode de pensée pour suivre Cipriano.

« I wish I knew a woman  
Who was like a red fire on earth...  
So that one could really take delight in her.  
Without having to make the polite effort of loving  
[her,  
Or the mental effort of making her acquaintance.  
(*Pansies*)

Je souhaite connaître une femme  
Qui serait comme un feu rouge sur la terre...  
Si bien qu'on pourrait... réellement se délecter en elle  
Sans avoir à faire l'effort de lui faire poliment la  
[cour.  
Ou l'effort d'esprit de faire sa connaissance.

Alors comment entrera-t-on en contact avec elle ?  
Le mot répond pour Lawrence. Par le « tact ». Par  
le toucher. To be in touch ! Etre en contact. Voilà  
le grand mot pour Lawrence, et tout son roman de  
« Lady Chatterley » n'en sera que le développement.  
Les caresses jouent pour Lawrence le rôle des bonnes  
œuvres pour le jésuite mystique. C'est par le toucher  
que les êtres se connaissent, se comprennent, se  
parlent, se répondent.

« Unconsciously, with her sensitive finger-tips, she  
was tracing the back of his thighs, following some  
mysterious life-flow there. She had discovered some-  
thing, something more than wonderful, more won-  
derful than life itself... »

« There were strange fountains in his body, more  
mysterious and potent than any she had imagined or  
known, more satisfying, ah ! finally, mystically phy-  
sically satisfying. She had thought there was no

source deeper than the phallic source. And now, behold, from the smitten rock of the man's body... further in mystery than the phallic source, came the floods of ineffable darkness and ineffable riches... ». (Women in Love, p. 331).

« Inconsciemment, avec les sensibles extrémités de  
« ses doigts, elle suivait la ligne de ses cuisses, décou-  
« vrant là un mystérieux flux de vie. Elle avait dé-  
« couvert quelque chose, quelque chose de plus que  
« merveilleux, de plus merveilleux que la vie elle-  
« même...

« C'étaient d'étranges fontaines de son corps, plus  
« mystérieuses et puissantes que ce qu'elle avait ima-  
« giné, ou connu, plus satisfaisantes, ah ! en défini-  
« tive, mystiquement physiquement satisfaisantes.  
« Elle avait cru qu'il n'y avait pas de source plus  
« profonde que la source phallique. Et maintenant,  
« voyez, du centre embrasé du corps de l'homme,  
« plus profondément mystérieux que la source phal-  
« lique, arrivaient les flots de l'obscurité ineffable et  
« des ineffables richesses.

A ce moment-là, Lawrence semble même mettre au-dessus du rapprochement sexuel, le plaisir de « toucher » un autre corps, de connaître ainsi « la réalité en lui, la suave, pure, intransmissible et obscure réalité de ses reins », et il fait un effort extraordinaire pour essayer de communiquer à son lecteur ses expériences et cette conscience nouvelle qu'il a prise de l'importance du toucher dans les relations humaines. Car il étend même ce plaisir, ou plutôt

cette satisfaction du toucher aux relations entre hommes.

Mais plus tard, lorsqu'il écrit « *Lady Chatterley's lover* », Lawrence a évolué. Il semble qu'il soit devenu plus païen, et plus proche du culte phallique. Tout au moins, il a localisé davantage le plaisir mystique du contact.

Ce sont alors des débauches de descriptions, que Lawrence veut différentes, du sombre et profond plaisir sexuel, sorte d'extase et d'union avec le dieu mystérieux de la vie.

Mais pour arriver à cette extase, à cet abandon où chacun des amants n'est plus conscient de sa propre vie, il faut que la femme renonce à elle-même, renonce à vouloir son plaisir. Il faut que toute l'initiative vienne de l'homme. C'est à lui d'éveiller dans la femme la souple et douce « anémone de mer » qui sommeille, et qui va se déployer sous la vague de la marée montante, sous le désir de l'homme. Et dans ce rythme et dans ces tourbillons de sensations, qui pénètrent de plus en plus profondément sa chair et sa conscience, elle trouvera l'extase... the uttermost night, the life..

La nuit la plus profonde, la vie !

Car il est assez remarquable que Lawrence se soit toujours plus soucie du plaisir de la femme que de celui de l'homme, et l'ait décrit avec plus de complaisance.

En cela, il était bien toujours le Lawrence sensible, avide de rendre heureux ceux qui l'entouraient,

furieux quand il n'y parvenait pas. Et quoique son héros garde toujours son intégrité morale, ne cède en rien à la femme, il veut pourtant qu'il soit « *kind to the female in her, which no man had ever been* », « bon pour la féminité qui était en elle, ce qu'aucun homme n'avait jamais été ».

Car le souci du côté religieux de l'union sexuelle le poursuit toujours. C'est l'union des principes mâles et femelles, et plus l'homme sera mâle, dominateur et bon, — et plus la femme sera femme, soumise et prête au plaisir, plus l'union sera parfaite.

Après l'extase, chacun redeviendra soi-même, la femme retournera à ses occupations, et l'homme poursuivra sa vie solitaire.

« *Accept your own aloneness and stick to it* ».

Acceptez votre solitude, et tenez-vous y.

Il n'y aura entre Cipriano et Kate aucune confiance, aucune intimité. Ils sont mariés pourtant, mais chacun garde son indépendance d'esprit, ses sentiments personnels.

De même, quand « *The man who died away* », l'homme revenu de la mort, rencontrera la jeune prêtresse d'Isis, « *the woman of the pure search* », la femme de la pure recherche, ils resteront ensemble quelque temps, puis se sépareront.

Mais peut-être tout cela n'est-il que symbole. Lawrence, pensant peut-être aux sentiments qui l'unissaient à sa femme, a écrit un très beau poème sur la fidélité. Il se termine ainsi :

« And when, throughout all the wild orgasms of  
« love

« Slowly a gem forms, in the ancient, once-more  
« molten rocks

« of two human hearts, two ancient rocks, a man's  
« heart and a woman's,

« that it the crystal of peace, the slow hard jewel  
« of trust,

« the sapphire of fidelity,

« The gem of mutual peace emerging from the  
« wild chaos of love ».

« Alors, à travers tous les spasmes sauvages de  
« l'amour, — Lentement une gemme se forme, dans  
« les rocs anciens de deux cœurs humains, une fois  
« de plus en fusion, un cœur d'homme et un cœur  
« de femme.

« C'est le cristal de la paix, le joyau lentement  
« durci de la confiance, le saphir de la fidélité, la  
« pierre de la paix mutuelle émergeant du chaos sau-  
« vage de l'amour ». (Pansies - Fidelity, p. 68).

Et de même, Mellors et Connie fonderont un foyer sur la « petite flamme » qui est entre eux. It is « my Pentecost » the forked flame between me and you ». C'est ma Pentecôte, autrement dit mon Saint-Esprit, cette flamme à deux branches entre moi et vous !

Et la contre-partie de l'union sexuelle vraie sera la chasteté, la chasteté nécessaire à la fois à celui qui n'a pas encore rencontré la femme de son choix, ou plutôt de son corps, à celui qui aime une femme de toutes les forces de son être physique, et ne peut en

aimer une autre, et enfin à celui qui est séparé de celle qu'il aime, et à laquelle il désire être de nouveau réuni.

Quelque complaisance qu'ait mis Lawrence à décrire le profond plaisir sexuel, on voit combien il est injuste de le qualifier d'écrivain pornographique.

Il cherche au contraire à convaincre les hommes de la gravité et du sérieux de l'union des corps, de la profonde discipline intérieure qu'elle exige, des renoncements qui en sont la nécessaire rançon.

Lawrence dit quelque part que ce qu'il demande est autant un retour en arrière qu'un pas en avant. Si nous examinons d'un peu près ses théories sexuelles, en mettant de côté ses descriptions complaisantes et un peu pénibles pour le lecteur, que trouvons-nous ? L'union d'un homme et d'une femme est si importante pour lui qu'il la considère comme une espèce de sacrement. Il demande, comme Rousseau, qu'on n'élève pas les filles avec les garçons, afin de garder au mystère du sexe son attrait; il souhaite que l'homme reste lui-même et garde sa dignité, et que la femme se soumette... tout cela, n'est-ce pas tout simplement le mariage ainsi que nos arrières grands-parents le comprenaient ? Et ne l'agrémentaient-ils pas aussi de plaisanteries du genre de celles que faisait Lawrence sur lady Jane et Lord Thomas ?

Rien n'est nouveau sous le soleil.

## LA VIE MYSTIQUE

Il est assez piquant de constater que l'auteur de « L'amant de Lady Chatterley » fut un mystique authentique, et que pour lui, l'union sexuelle telle qu'il la conçoit et la préconise, est une des formes de l'union avec son Dieu. Malgré la contradiction qui oppose les mystiques, contempteurs du corps, et Lawrence, qui méprise l'intelligence séparée de la sensation, nous sommes forcés de ranger Lawrence dans la lignée des grands mystiques. Nous n'avons pour cela qu'à étudier le cours de sa vie intérieure. Nous y retrouverons les phases de la vie des mystiques telles que les ont décrites l'abbé Brémond, dans son « Histoire du sentiment religieux en France », William James, « L'expérience religieuse », — E. Boutroux « Psychologie du mysticisme » ou Delacroix, « Les grands mystiques chrétiens ». Comme pour une Sainte Thérèse ou un Pascal, nous voyons que Lawrence après un choc initial qui le sépare du monde où il a vécu jusque-là, après les visions et les extases qui lui firent entrevoir son Dieu, et le but à atteindre, s'unir à ce Dieu, et le faire connaître, connut les efforts, les épreuves, les luttes, les retours en arrière, avant d'arriver à l'union finale avec ce Dieu qu'il avait poursuivi dans le monde entier.

Il y eut un choc initial, ou plutôt deux chocs parallèles, la déception sexuelle, d'une part; d'autre part, la guerre. Lawrence avait été doublement déçu et par la femme, et par son pays.

« Human love, human trust are always perilous, because they breack down... Human love is trully a relative thing.. It cannot be absolute ».

L'amour humain, la confiance humaine, sont toujours périlleux, parce qu'ils s'effondrent... L'amour humain est vraiment chose relative... il ne peut être absolu ». (Kangaroo, p. 222).

Et pourtant, ajoutait-il, le cœur humain a besoin d'absolu ! Ce besoin d'absolu, qu'on trouve à la source de tous les mysticismes, le pousse alors à se tourner vers le Dieu de la vie et du mystère.

Il l'entrevoit dans un étrange moment d'extase, d'abord à la fin de « Sons and Lovers ». Les êtres humains lui semblent des ombres, il se sent seul, perdu dans l'immensité étoilée. Le temps est aboli, il n'y a plus que l'Espace. Et « le silence immense et sombre » et *l'obscurité* qui enveloppe tout l'écrasent. Mais cette fois, il ne cède pas, car il a appelé à l'aide l'âme de sa mère, et celle-ci ne peut que le renvoyer au monde civilisé. Mais bientôt l'extase sera plus complète, l'appel plus urgent.

Il s'agit d'Ursule. Mais Lawrence s'est peint en elle.

Partout elle cherchait « the living God », le Dieu vivant, et parfois une grande terreur s'emparait d'elle.

« Sometimes she lost touch, she lost her feeling »...

« Quelquefois elle cessait de sentir, elle perdait  
« le sentiment »...

Ce sont bien là les caractères de l'extase, perte du sentiment, terreur d'être ravi par de nouvelles visions de Dieu.

Et voici la flamme éblouissante, le « feu » de Pascal, les langues de feu des premiers chrétiens :

« Suddenly, she had passed away into an intensely gleaming light of knowledge... »

« Soudain, elle était passée dans la lumière rayonnante, intense de la connaissance ».

« Repeatedly, in an ache of utter weariness, she repeated; I have no father, nor mother, nor lover, I have no allocated place in the world of things, I do not belong to Beldover, nor to Nottingham, nor to England nor to this world... they are all unreal... »

« Elle ne cessait de répéter, dans la souffrance de son extrême fatigue : « Je n'ai ni père, ni mère, ni amante. Je n'ai pas de place désignée dans ce monde des choses; je n'appartiens ni à Beldover, ni à Nottingham, ni à l'Angleterre, ni à ce monde.... Tout cela est irréel... »

Qui ne verrait là le ravissement et la souffrance de l'âme tirée par Dieu hors de la réalité, de ce que nous appelons réalité, et que les mystiques nomment apparences ?

Ursule sait maintenant qu'elle doit naître. Une vision, bien caractérisée, « a vivid reality » le lui a appris. Elle a vu les glands gisant en février dans

les bois mouillés, leur enveloppe éclatée, et le germe nu qui en sort...

Elle se compare à ce germe, et l'enveloppe, c'est ce monde où elle vit, et qu'il lui faut rejeter pour créer « a new knowledge of Eternity in the flux of Time », « une nouvelle connaissance de l'Eternité dans le flux du Temps ».

La séparation d'avec ce monde, qu'on rejette, les mystiques chrétiens en ont fait une retraite, une entrée au cloître. Pour Lawrence, elle fut son départ de l'Angleterre pour l'Italie. A ce moment, il notait :

« Ne plus avoir de nouvelles relations avec qui ou quoi que ce soit au monde. Briser toutes les nouvelles... ». (Aaron's Rod).

La lutte fut douloureuse. Il y avait deux hommes en Lawrence, comme il l'a si bien noté :

« Two instincts played in him : the one, an instinct for fine delicate things : he had attractive hands; the other, an inclination to throw the dainty little table with all its niceties out of the window. *It evoked a sort of devil in him.*

« Deux instincts luttèrent en lui : l'un l'attirait vers les belles choses délicates : il avait des mains d'artistes; l'autre était un désir de jeter la jolie petite table avec toutes ses friandises par la fenêtre. Il semblait qu'il y eut en lui une espèce de démon... »

Mais plus caractéristique encore est la création des deux caractères de Lilly et d'Aaron, dans « La verge d'Aaron », car tous deux le représentent, représentent la lutte qui est en lui. Les deux personnages lui sont

bien chers : l'homme intelligent qui essaie de mettre sa conduite en accord avec ses principes, et l'homme instinctif et passionné qui va devant lui, brisant tout pour arriver à trouver sa vérité. Néanmoins, il ne peut arriver à les réconcilier, et finalement, il opte pour Aaron.

Mais avant d'arriver au but, que d'efforts, que de luttes avec soi-même et avec les autres. « Kangaroo » est la peinture de ces moments d'angoisse que tous les mystiques ont connus et décrits.

C'est alors qu'il faut le voir écarter toutes les tentations, tout ce qui le retient et l'empêche d'avancer dans sa voie, de s'approcher de son Dieu. Ce sont les amis Kangaroo, Jack, qui lui proposent d'agir avec eux, qui lui montrent comme Satan l'avait montré à Jésus, le monde étendu à ses pieds, qu'il pourrait conduire et dominer.

Quelle tentation que l'action pour un homme au cœur généreux comme Lawrence...

Mais son Dieu le retint.

« Some men, some women must stay by their own  
« inmost being, in peace and without envy. And  
« there in the stillness, listen and try to know, and  
« try to obey ».

« Certains hommes, certaines femmes doivent s'en  
« tenir à leur être intérieur, en paix et sans envie.  
« Et là, dans le silence, écouter, et essayer de con-  
« naître, et essayer d'obéir ».

Et c'étaient les moqueries, les railleries de sa femme qui ne le comprenait pas, et l'appelait « Mr

« Dionysius and Mr Hermès and Mr Thinkshimself-  
« grand ». Monsieur Dionysos, Monsieur Hermès, et  
« Monsieur Quisecroit quelquechose ».

Elle se moquait de sa nouvelle métaphysique, car c'était le moment où le naturalisme de son mari, qui était aussi sa foi à elle, femme de l'ancien continent, se muait en cet étrange mysticisme. Elle essayait, sans y parvenir, de le retenir au rivage.

« Vous croiriez, à l'entendre, disait-elle à ses amis, devant lui, qu'il n'est qu'une théière infusant un un thé métaphysique ».

Parfois elle lui déclarait sans ambages : « You are mad »

Vous êtes fou.

Et, il faut bien le dire en passant, ce fut elle, sans doute, qui l'aida à garder son équilibre, et son talent d'écrivain, parmi des croyances si dangereuses pour la vie de l'esprit et pour l'amour de l'art.

Il lui faut lutter aussi pour la suprématie dans son ménage, puisque c'est là un des points de sa foi. Mais même à lui, cela semble ridicule. Il doute, et se moque de lui-même.

« He wanted... to seat himself in glory on the ashes like a resurrected phaenix, with an imaginary crown on his head... ». (Kangaroo p. 193).

Il désirait trôner sur les cendres (de la barque du mariage qu'il a brûlée) comme un phénix ressucité avec une couronne imaginaire sur la tête.

Il se méprise lui-même : « Him, a lord and mas-  
« ter ! Why, he was not really lord of his own bread

« an butter... and he was not even master of him-  
« self. (Kangaroo p. 194).

« Lui, un maître et Seigneur ! Quoi ! il n'était pas  
« même le maître de son pain quotidien... Il n'était  
« pas même le maître de lui-même.

Parfois même il touche le désespoir.

« He was the most forlorn and isolated crea-  
« ture in the world... ».

« Il était la plus perdue et la plus isolée des créa-  
« tures qui fussent au monde.

Il a le sentiment de son étrangeté.

« Among men, he was like some unbelievable crea-  
« ture, — an emu, for exemple. (Kangaroo p. 195).

« Parmi les hommes, il avait l'air d'un de ces  
« êtres inconcevables, — un ému, par exemple.

On songe aux paroles de Sainte-Thérèse « Vous seriez saisi d'effroi si Dieu vous montrait la manière dont il traite les contemplatifs. Les tribulations par lesquelles Dieu les fait passer sont intolérables ».

Mais ces épreuves ont une raison d'être. Elles forcent l'âme à avancer.

Richard — Lawrence — comprend enfin qu'avant de vouloir que l'humanité, et sa femme, l'acceptent comme un maître, il lui fallait « ouvrir les portes de son âme et laisser entrer un sombre maître et Seigneur pour lui-même, le Dieu sombre qu'il avait deviné derrière la porte; qu'il se soumette à la sombre majesté; qu'il brise les portes pour laisser entrer le Dieu terrible qui est le maître, et qui entre en nous par en-dessous, par les portes basses; qu'il admette

lui-même le Maître, le dieu indicible, et le reste suivrait ».

Ainsi Dieu a « vaincu », et dorénavant Lawrence s'efforcera d'avancer dans la voie de la perfection, de sa « sombre » perfection. Il mourra à lui-même, à ses passions, à sa volonté, tout comme un St-Jean de la Croix. Mais ce ne sera pas pour la Croix, ni pour Jésus.

« Life is so big. How can one care about anything in particular... ».

« La vie est si grande. Comment peut-on se soucier de quelque chose de particulier ? (Kangaroo p. 199).

Il redevient alors « darkly vegetable, devoid of preoccupations. Even the never, slumbering urge of sex sinks down into something darker, more monotone, incapable of caring, like sex in trees... »

« Le voilà donc, « obscurément à demi végétal, « dépourvu de préoccupations. Même les exigences du sexe, qui ne sommeillent jamais, devinrent plus inconscientes plus monotones, dénuées de tendresse, incapables d'inquiétude, comme le sexe des arbres ».

Car nous pourrions même montrer chez Lawrence les troubles pathologiques qui accompagnent si souvent l'état mystique, les obsessions, tendant à l'idée fixe, les troubles cénesthésiques, les moments de torpeur. Mais nous ne sommes pas médecins. Contentons-nous de la description si caractéristique de l'état de Lou Witt, dégoûtée du monde actuel, et qui perd

le sentiment de la réalité, tout comme si elle était atteinte de troubles du grand sympathique.

« Since she had really seen St Mawr looming  
« fiery and terrible in an outer darkness, she could  
« not believe the world she lived in. She could not  
« believe it was actually happening, when she was  
« dancing in the afternoon at Claridge's, or in the  
« evening at the Carlton, sliding about with some  
« suave young man who wasn't like a man at all to  
« her. Or down in Sussex for the week end with  
« the Enderleys : the talk, the eating and drinking,  
« the flirtation, the endless dancing : it all seemed  
« far more bodiless and, in a strange way, wraith-  
« like, than any fairy-story. She seemed to be eating,  
« Barmecide food, that had been conjured up out of  
« thin air, by the power of words. She seemed to be  
« talking to handsome young barefaced unrealities,  
« not men at all : as she slid about with them, in the  
« perpetual dance, they too seemed to have been  
« conjured up out of air, merely for this soaring,  
« slithering danse-business and she could not believe  
« that, when the lights went out, they wouldn't melt  
« back into thin air again, and complete nonentity.  
« The strange nonentity of it all'. Everything just  
« conjured up, and nothing real... (StMawr, p. 35).

### *Irréalité.*

Depuis qu'elle avait réellement vu St Mawr fier et terrible dans sa sombre apparence, elle ne pouvait plus croire au monde dans lequel elle vivait. Elle ne

pouvait plus croire à la réalité actuelle, quand elle dansait l'après-midi au Claridge, ou le soir au Carlton, glissant entre les bras de quelque suave jeune homme, qui, à elle, ne paraissait pas un homme du tout. Ou bien quand elle passait la fin de la semaine dans le Sussex avec les Enderleys : la conversation, les repas, la boisson, le flirt, les danses sans fin, tout lui semblait encore plus irréel, plus étrangement magique qu'un conte de fées. Il lui semblait manger l'illusoire nourriture du festin des Barmecides, tirée par sortilège de l'air par le pouvoir de mots. Il lui semblait parler à de beaux fantômes rasés, non pas à des hommes. Lorsqu'elle glissait avec eux, il lui semblait qu'eux aussi avaient été par magie formés de l'air ambiant, simplement en vue de ce moment de danse légère et mouvante. Et elle ne pouvait croire que, les lumières éteintes, ils n'allaient pas se perdre dans les airs, et revenir à rien. Etrange irréalité de tout. Chaque chose juste amenée par magie, et rien de réel...

Son Dieu reconnu, Lawrence sait qu'il doit céder, qu'il doit obéir. Et le voici prêchant : « Vous ne pouvez pas être libre... C'est impossible. Vous devez avoir le contrôle profond sur vous-mêmes, venu du dedans. Vous devez être entre les mains de Dieu...

Ainsi Lawrence parvint-il jusqu'à son Dieu, jusqu'à cet état que les psychologues du mysticisme appellent l'état théopathique. « Je suis devenu Celui que j'aime, et Celui que j'aime est devenu moi », s'écrie le mystique musulman Al-Hallâj.

Et Lawrence lui aussi pousse son cri de délivrance et de triomphe à la fin de « The boy in the bush » : « The Lord is with me ! ». (p. 358).

Il ne lui reste plus alors qu'à agir, à travailler avec ce Dieu pour effacer de la terre ce qui lui déplaît et faire triompher sa foi nouvelle.

Ainsi Lawrence a parcouru toutes les étapes du mysticisme, il en a connu les grandeurs et les misères. Et, si nous le plaignons parce qu'il nous semble être un homme qui n'a pu s'adapter à la vie sociale d'aujourd'hui, (c'est le jugement que portent sur les mystiques les médecins comme Pierre Janet) nous devons du moins admirer son courage, et saluer en lui un prophète du monde nouveau.

## SOURCES DU MYSTICISME DE LAWRENCE

Nous connaissons le point de départ du mysticisme de Lawrence : inquiétude sexuelle et rupture avec la société à la suite de la guerre. Mais les sources profondes de ce mysticisme doivent être cherchées plus loin.

Lawrence a longuement raconté son enfance dans « Sons and lovers ». Nous savons combien sa mère, femme intelligente et énergique était supérieure à son père, mineur presque illettré, homme qui s'abandonnait à ses instincts. Lawrence a raconté le douloureux calvaire que fut la vie conjugale de sa mère : le mari menteur, buveur, gardant pour le cabaret une bonne partie de sa paie, incapable de diriger ses enfants, mais très disposé à les battre comme il avait battu sa femme. Et là-dessus, un de ses anciens amis bâtit une thèse qu'il intitule « Son of woman ».

Nous ne nions pas que l'influence de sa mère sur lui eut pour Lawrence des conséquences remarquables. Cette sensibilité aiguë du romancier, ces antennes qui lui permettent de deviner ce qu'éprouve son interlocuteur, ce don de se mettre à la place d'autrui, tout cela, il le tient de sa mère. C'est elle aussi qui l'aida à sortir du milieu où il était né, l'envoya au collège, accueillit ses premiers efforts de poète et

de romancier, souhaita qu'il devint « une intelligence ». Lawrence savait ce qu'il devait à sa mère, qu'il avait passionnément aimée, et il ne l'oublia jamais.

Mais, justement, ce ne sont pas ces dons magnifiques que John Middleton Murry a visés dans son étude de l'œuvre de Lawrence. Non. — Il a prétendu que, toute sa vie, le grand romancier était resté un enfant qui ne peut se passer de la tendresse maternelle, qui la cherche dans la femme qu'il aime, et qui trahit partout dans ses romans cette préoccupation.

Il est facile de soutenir une telle thèse. Il y a tant d'hommes, et surtout d'hommes de lettres qui ne peuvent se passer des soins maternels, de la protection, de la compagnie de leur femme.

Et, dit-il, si Lawrence réclame dans ses romans la soumission de la femme à l'homme, s'il lui demande de ne pas chercher à imposer sa volonté, ses sentiments à l'homme, c'est qu'il prend là sa revanche.

Nous ne pensons pas que John Middleton Murry ait raison. Que la mère ait été jalouse de l'amie de son fils, cela ne peut être nié. Mais cela n'est-il pas fréquent ? et en quoi cela empêcha-t-il Lawrence d'aimer quelques années plus tard ? Il avait parfaitement amené à la lumière de la conscience ce conflit et ses conséquences, en écrivant « Sons and Lovers » et il était délivré.

Bien plus lointaines, et bien plus puissantes devaient être les conséquences du refoulement d'un autre sentiment : son amour pour son père. Tous les

enfants admirent leur père sans le comprendre. Il représente pour eux la puissance et la bonté divine. Lawrence, plus tendre et plus sensible qu'un autre enfant était fait pour éprouver avec plus de force qu'un autre ce sentiment profond, que nous ont si bien décrit un Anatole France, un Edmond Gosse.

Or, à peine éveillé à la vie consciente, il eut à juger et à mépriser son père. Celui-ci buvait, rentrait ivre, brutalisait mère et enfants. Il vivait sa vie à part, méprisé de sa femme, tenu à l'écart par ses enfants.

Jamais Lawrence ne dit de Paul Morel, son prototype dans « Sons and Lovers » qu'il souffrit de ne pouvoir aimer son père. Peut-être ne s'en rendit-il jamais bien compte. La mère avait jugé, et l'amour des enfants s'était tourné vers elle, et il en fut toujours ainsi.

Mais déjà le romancier cherche à être juste, à comprendre l'homme que fut son père, à tenir — jusqu'à un certain point, la balance égale entre le mari et la femme.

Morel est mineur. Il a dû descendre à la mine tout enfant, et, même, s'il a bu la veille, il descend à la mine. Il y retrouve ses compagnons, et il est heureux de se sentir coude à coude avec eux. Il est resté gai et sans souci; c'est un bel homme, droit élégant. Il a des cheveux noirs bouclés, une barbe noire qui n'a jamais été coupée. Ses joues étaient roses et sa bouche humide et rouge remarquable, car il riait souvent et de tout son cœur. C'est un excellent dan-

seur et un chanteur remarquable. Il siffle joyeusement le matin en circulant dans la maison quand tous sont encore au lit. Il essaie maladroitement d'aider sa femme quand celle-ci attend un enfant. Le moment présent seul compte pour lui, c'est vrai, mais il vit sa propre vie, et non celle des autres. « Le malheur, c'est qu'il était trop différent de sa femme. Elle ne pouvait se contenter du peu qu'il pouvait être, aurait voulu qu'il fût le plus parfait possible, et, voulant le rendre plus noble qu'il n'était, elle le perdit ».

Il avait des talents. Adroit de ses mains, il pouvait faire mille choses utiles dans la maison. Il plaisantait gaîment, il avait un véritable talent de comique et de conteur; il imitait à la perfection les tics des chefs ou des amis, d'ailleurs sans méchanceté.

Il était aimé de tous ses compagnons de mine, exprimant volontiers leurs misères et leurs revendications, et s'attirant ainsi l'inimitié du directeur de la mine, qui lui attribuait les plus mauvais filons à exploiter.

Si la mère de Lawrence fut malheureuse, il est à craindre que son père ne fut pas très heureux non plus. Cet homme du peuple, spontané, instinctif, peu intellectuel, plein de chaleur de vie, avait pour femme une puritaine, intransigeante sur les devoirs à remplir, austère, sérieuse, d'une délicatesse toute intellectuelle. Les petites attentions touchantes et maladroites qu'il avait pour elle la laissaient froide. Elle

ne lui demandait que de remplir ses devoirs d'époux et de père.

Mais sa nature était la plus forte. Il restait lui-même, et peut-être trouvait-il une certaine joie et une certaine fierté à rester lui-même. Un soir qu'ils se sont querellés, elle le voit endormi :

« His narrow black eyebrows were drawn up in a sort of peevish misery into his forehead, while his cheek's downstrokes and his sulky mouth, seemed to be saying : I don't care who you are nor what you are I *shall* have my own way ».

« Ses étroits sourcils noirs étaient relevés et tirés sur son front avec une expression de souffrance hargneuse, tandis que les rides de ses joues et sa bouche dédaigneuse semblaient dire : « Qui vous êtes et ce que vous êtes m'est indifférent. Je *veux* en faire à ma tête ».

Et il s'entêtera à rester lui-même, à rester un mineur, à en garder les habitudes; il se glorifiera presque de sa malpropreté, de sa vulgarité, de ses vices. Quand son fils voudra choisir une situation, il déclarera :

« Il n'a qu'à faire comme moi, à descendre à la mine ».

Mais toute sa vie, malgré le silence qui est entre eux, il restera attaché à sa femme et elle à lui.

Cependant, cet effort que Lawrence fait pour rendre justice à son père est un effort tout intellectuel. Il essaie de comprendre... Il ne se plaint jamais de n'avoir pas été aimé par son père. Seule perce

une nuance de jalousie... Morel aime et choie son dernier fils, (dans la réalité, ce dût être une fille, ou un frère aîné) et se plaît à dire de lui : « C'est un vrai mineur » ; et il semble que Lawrence souffrit de cette intimité qui n'exista jamais entre son père et lui...

L'amour du fils pour le père resta à l'état larvé, inconscient.

Inconscience extraordinaire, pour un homme d'une conscience aussi aigüe que celle de Lawrence. Mais il faut songer que le refoulement avait été prodigieux, mental et sentimental à la fois, Lawrence ayant jugé sévèrement son père, et s'étant écarté de lui par amour pour sa mère.

Cependant, ce sentiment suivit obscurément son chemin, et se fit jour d'une manière étrange, mais indiscutable. Le jour où il créa son Dieu, ce Dieu fut un Dieu sombre, un Dieu qu'on craint, un Dieu silencieux.

« He believed in the God of fear, of darkness, of passion and of silence, the God that made a man realise his own sacred aloneness » (Kangaroo).

Il croyait au Dieu de la crainte, de l'obscurité, de la passion et du silence, le Dieu qui fait qu'un homme réalise son individualité et en comprend le caractère sacré.

Oui, au momen critique où Lawrence doit choisir sa voie, où il prend conscience de sa personnalité, où il se sépare de plus en plus de son pays, de ses amis, et du milieu où sa mère l'a poussé, moment

que décrit si dramatiquement « Kangaroo ». Lawrence se tourne vers son père. Tout naturellement, il divinise ce qu'il a craint dans son enfance, tout en l'aimant passionnément. Son Dieu n'est si sombre que parce qu'il vit sous terre, et si mystérieux, que parce l'enfant ne l'a jamais compris. C'est le Dieu de la fidélité à soi-même, et, à ce moment, Lawrence aspire à cette possession pleine et entière de soi-même, et se souvient que son père n'a jamais cédé, ni à sa femme, ni à ses enfants.

C'est un Dieu de crainte, cette crainte qui fait que l'homme se sent seul; et Lawrence a craint son père, et il l'a aimé en le craignant. Donc la crainte sera un attribut de son Dieu. Et même si ce Dieu exige des sacrifices humains, il le suivra. Ces sacrifices ne sont-ils pas un souvenir des terribles scènes où Lawrence avait vu sa mère blessée, le front sanglant, après une altercation avec le père ? Terrible évocation ! et cependant, celui qui avait fait couler le sang, c'était le père, le maître, celui qu'il aimait au fond de lui-même sans le savoir, sans se l'avouer, le grand Dieu des sacrifices humains !

Quelle révélation dans ce passage de Kangaroo ! Alors qu'on lui propose l'idéal chrétien, celui de sa mère et de son peuple, Richard reste silencieux...

« Richard was silent, his heart heavy. It all seemed so far from the dark God he wished to serve, the God from whom the dark, sensual passion of love emanates, not only the spiritual love of Christ. He

wanted men once more to refer to the great dark God, the *ithyphallic*, of the first dark religions ».

Richard restait silencieux, il avait le cœur lourd. Tout cela semblait si éloigné du dieu sombre qu'il désirait servir, du Dieu dont la sombre et sensuelle passion de l'amour émane, et pas seulement l'amour spirituel de Christ. Il souhaitait que les hommes ramènent de nouveau la passion sensuelle de l'amour à sa source sacrée, au grand Dieu sombre, *ithyphalique* des sombres religions primitives ».

Oui, c'est bien vers l'homme inconscient, passionné, sensuel, qui l'avait mis au monde, qui était le mâle, et qui lui avait semblé si mystérieux dans son enfance, que Lawrence retournait. Et nous en avons maintes preuves... L'homme instinctif, l'homme qui agit, et se tait, qui aime, mais reste à part, lui semblait maintenant l'homme idéal. Il reniait le monde où sa mère l'avait fait entrer; ce monde qui lui avait semblé « la terre promise ». Maintenant, il devait s'avouer que « les classes élevées de la société ne sont qu'une fraude (a fraud), mieux vaut redescendre. Et il proclamait bien haut « Mon père était un travailleur » — un mineur en vérité. A six heures du matin, il lui fallait être debout, et ce n'est qu'à six heures du soir qu'on le renvoyait chez lui... ».

« Je suis un membre de la bourgeoisie... Mais j'espère toujours que quelqu'un va me dire : « Ici, mon gas, entre toi et moi, il y a une b... bande de c... et je crois que nous ferions bien de leur botter les f... et de leur dire.... »

Le rude parler du père et des mineurs de Nottingham lui paraît maintenant plein de force et de saveur, et le héros de Lady Chatterley's lover l'emploiera constamment. Il semble que l'attrait du métier de son père lui paraisse de plus en plus grand. Le mineur fouille les entrailles de la terre, il est en étroit contact avec elle, il vit de cette vie chaude et obscure. Et Lawrence, lui, se penche sur les abîmes de la vie inconsciente de l'homme, et cherche à en comprendre les mystères, plus par l'union mystique et par l'intuition, que par l'intelligence. Dans quel but ? Lorsqu'on lui demandait pourquoi il luttait, il répondait :

« It don't know. But it's inside me, and I haven't finished yet. To make some kind of an opening, some kind of a way for the afterwards ».

« Je ne sais pas. Mais c'est au dedans de moi et je n'en ai pas fini. Faire une espèce d'ouverture, une espèce de chemin vers le monde futur... ».

N'est-ce pas là le travail souterrain du mineur ?

Et ce soleil, et cette lune, qui deviendront les dieux de la nouvelle religion, le soleil, force brutale inconsciente, la lune, clarté limpide qui permet de comprendre symboles de l'homme et de la femme, ne sont-ce pas encore, divinisés, son père et sa mère ?

« There is your mother... »

« Voilà votre mère », s'écrie Madeleine en s'adressant à l'« Homme qui mourut ».

— Mais maintenant, je dois retourner à mon Père », répond-il aussitôt ».

Il semble superflu de pousser plus loin ce commentaire. Mais il va nous permettre de mieux comprendre où Lawrence en était arrivé vers la fin de sa vie, et quelle est la portée de son œuvre, toute interrompue qu'elle ait été par la mort.

## L'HUMANITE DE LAWRENCE ET LE MONDE NOUVEAU

Lawrence, à Mexico, poursuivait son rêve, se rapprochait de son Dieu. Il paraissait bien éloigné de son Nottinghamshire, et de ses puits de mine. Et pourtant il n'avait jamais oublié les mineurs, et l'attrait mêlé de terreur qu'avaient exercé sur lui dans son enfance ces hommes noirs aux bouches rouges qui revenaient du travail en causant joyeusement avec leurs compagnons. Dans tous les romans de Lawrence apparaît, parfois d'une manière bien inattendue, un puits de mine, ou des mineurs.

Nous savons pourtant que la laideur des districts miniers avait éloigné l'artiste, que la vie sordide des mineurs avait écoeuré l'homme. Pourtant il pensait toujours à eux. Secrètement, il se reprochait de ne pas lutter pour eux, et certainement, il eut des heures de tentation où il souffrit mort et martyre quand les socialistes d'Australie lui proposèrent d'être leur chef. Il ne fallut pas moins que le Dieu qui était en lui pour le garder de céder. Il partit pour le Mexique, où il put enfin trouver son Dieu et se trouver lui-même.

Mais là encore, dans les montagnes de la Sierra Madre, une de ses héroïnes, la « Femme qui s'en-

fuit » vit au milieu des mines d'argent de son mari. Il semble que ce sujet des mines et des mineurs, Lawrence ne puisse jamais le laisser complètement de côté. Et il y revient même dans les dernières pages de « *Lady Chatterley's lover* ».

Et maintenant, le voici revenu en Italie, et sur la Riviera française. Il a conquis une espèce de sérénité, il est l'homme qui est revenu de loin « *The Man who died away* ». Mais il est malade, bien malade. Il recommence à écrire à sa sœur Ada, et laisse son cœur s'épancher. Dès le début, la grève des mineurs l'inquiète et l'afflige, et de 1925 à 1929 il ne cessera de demander des nouvelles de ces « *pauvres mineurs* », « *those poore colliers' boys* ». Il espère que le conflit ne durera pas et se terminera à leur avantage; mais cette lutte l'attriste, et par moments le rend presque fou. « *The thought of that coal strike is terribly depressing* ». En 1926, il déclare que cette grève est un des plus grands désastres qui aient ému l'Angleterre, et qu'il y pense constamment.

Mêmes répétitions en 27-28.

« On me dit que les mineurs ne travaillent que deux ou trois jours par semaine. Comment prennent-ils la chose ? et surtout les jeunes ? J'aimerais le savoir ».

Et en 29, un an avant sa mort :

« C'est fini pour le charbon en Angleterre, et c'est aussi la fin des mineurs, pauvres diables ! J'en suis malade. Mais c'est la fin d'une époque. Dieu sait ce qui viendra ensuite !

Ce qui doit venir ensuite, si cela vient jamais, Lawrence l'aura annoncé et préparé. Il y a dans son œuvre deux parties, l'une de critique âpre du monde d'aujourd'hui, l'autre qui est la vision, l'effort de construction d'un monde nouveau. Il est presque impossible de les séparer.

Quelques mois avant sa mort, Lawrence écrivait à sa sœur cette merveilleuse lettre, une sorte de testament moral, et la preuve criante que, dans ses poèmes et tous ses écrits, Lawrence avait toujours été sincère et convaincu :

« Je me suis senti bien malheureux après votre  
« départ, cet après-midi, surtout parce que vous pa-  
« raissiez si triste, et que je ne savais que faire ni  
« que dire. Mais ne soyez pas si malheureuse, ou si  
« vous l'êtes, rendez-vous compte que c'est parce  
« qu'un changement est en train de se produire en  
« nous, un changement complet dans nos sentiments,  
« un changement complet dans ce qui vaut la peine  
« ou ne vaut pas la peine d'être vécu. Tout ce qui  
« semblait être notre vie devient insignifiant, et tout  
« est bouleversé. J'ai traversé cela ces trois dernières  
« années, et j'ai souffert, je vous l'assure. Mais main-  
« tenant, j'en suis sorti, et j'arrive à une autre sorte  
« de bonheur. Il faut que nous arrivions à une autre  
« espèce de bonheur, mais pendant que l'ancienne  
« manière disparaît, et que l'autre n'est pas encore  
« atteinte, c'est réellement une torture. Mais soyez  
« patiente, et rendez-vous compte que c'est une  
« épreuve qu'il faut traverser, et qu'il m'a fallu, à

« moi, trois années pour arriver où j'en suis. Mais  
« nous en sortirons, et nous serons réellement pai-  
« sibles et heureux et « en contact ». Vous verrez,  
« l'avenir apportera de grands changements, et j'es-  
« père qu'un jour viendra où nous vivrons tous « en  
« contact » (in touch) les uns avec les autres, loin  
« des affaires et de cette sorte de monde, et où  
« nous aurons réellement une *nouvelle* espèce de  
« bonheur tous ensemble. Vous verrez, cela viendra  
« graduellement, et avant peu. Ce sera le lent retour  
« d'une ancienne manière de vivre. Patience, et nous  
« en commencerons une autre, quelque part au  
« soleil ! ».

Ainsi, ce que Lawrence répète dans ses livres, ces idées qu'il traduit en symboles dans ses poèmes, tout cela, il l'a vécu et pensé pour son propre compte. Et maintenant, il entrevoit l'avenir, un monde nouveau...

Ce sera un monde où les sens ne seront plus méprisés, annihilés, bafoués, où l'homme osera être nu au soleil, où il redeviendra fort et beau, et n'aura plus à se soucier de sa santé.

« Men should group themselves into a new order  
« of sun-men ».

« Les hommes devraient se grouper en un ordre  
« nouveau de « chevaliers du soleil ».

Nous l'avons vu, pour Lawrence, le soleil est une part de la grande divinité qu'il sert, une de ses faces. Les hommes qui servent le soleil seront à la fois

des hommes d'une complète intégrité physique, et des individualités fortes.

Par son exemple, par son effort artistique, Lawrence avait montré la voie. Peu d'hommes qui se soient aussi complètement abandonnés à la beauté du monde, dont les sens aient été aussi ouverts à toutes les impressions. Peut-être même, si l'on voulait considérer les choses sous un certain point de vue, trouverait-on que toute sa philosophie, en tous cas, tout le côté érotique de sa philosophie vient de ce que, chez Lawrence, le toucher est particulièrement développé. C'est pour lui une source de joies infinies, et peut-être une révélation pour nombre de ses lecteurs, en un temps où l'on éduque surtout la vue et l'ouïe.

Peut-être est-ce ce sens si développé qui lui permet de participer si étroitement à la vie de certains animaux ?

En tous cas, ce côté du plaisir amoureux lui parut si important, qu'il le divinisa en quelque sorte. Toucher ! c'était sa manière « obscure », donc divine, de comprendre, et sympathiser avec ses semblables, c'était pour lui être « in touch », en contact. Mais le mot anglais est moins intellectuel.

Certainement, les hommes nouveaux apprendront à jouir de leur être, « to enjoy their body ». Mais il ne faut pas du tout voir là un appel à la débauche. L'amour, pour l'homme nouveau, ne sera qu'une partie de la vie universelle. Si nous lui ac-

cordons une telle importance, et un tel mépris, c'est que :

« To day we've got no sex

« We have only cerebral excitations. »

Les hommes nouveaux traiteront les questions sexuelles aussi naturellement que les autres questions vitales.

Certes, la question du sexe est importante aux yeux de Lawrence, puisqu'il lui consacre tout un livre à la fin de sa vie, et puisqu'elle est continuellement liée à sa recherche d'un Dieu. Mais justement ceci prouve avec quel sérieux, avec quelle gravité il la résout. Si le Dieu de Lawrence est ce Dieu qui fait comprendre à chacun de nous « his sacred aloneness », « son isolement sacré », pourquoi cherchons-nous, dans l'amour, à nous perdre dans un autre être ? Ne donnons que ce que la force obscure qui est en nous nous oblige à donner, et restons nous-mêmes. Il faudrait commenter tout au long certains poèmes de Pansies, « Sex isn't sin ».

« Le sexe n'est pas un péché, c'est un courant dé-  
« licat entre l'homme et la femme ».

« Le péché, c'est de gâter ce flot, de le forcer, de  
« le salir ou de le supprimer... »

Et les appels à la « beloved chastity », à la chasteté bien-aimée, qui en sont le complément.

C'est par le toucher, c'est par le corps et le sang que nous atteignons la connaissance mystérieuse du monde.

« This is the great atonement, the being in touch.

« The gray sea and the rain, the wet narcissus and  
« the women I wait for, the invisible Isis and the  
« unseen sun are all in touch and at one ».

« Ceci est la grande expiation d'être en contact. La mer grise et la pluie, le tendre narcisse et la femme que j'attends, l'invisible Isis et le soleil inconnu, tous sont en contact, tous ne sont qu'*Un* ».

C'est ce nouveau contact, ces nouvelles relations entre les hommes que Lawrence aurait voulu créer. Que chacun reste soi-même, mais que le courant de vie passe librement de l'un à l'autre, et une nouvelle aristocratie sera créée. Ce sera celle des hommes qui appartiennent à eux-mêmes, et que les autres hommes ne peuvent contraindre ni tourmenter.

Le travail n'écrasera plus l'homme, mais fera partie de ses fonctions naturelles, il travaillera comme l'oiseau chante. Il ne sera plus un esclave, une machine au service des autres hommes, il ne se laissera plus entraîner par les faux-plaisirs de la civilisation.

La puissance de l'argent disparaîtra parce que les hommes s'apercevront qu'il ne faut pas beaucoup d'argent pour être heureux quand on cherche son bonheur en soi-même. Ils reviendront aux plaisirs d'autrefois : la vie dans la nature, la danse, le chant, le travail manuel, mais ils en auront une nouvelle conscience.

Lawrence s'est toujours refusé à imaginer le cadre nouveau où vivra l'homme nouveau. C'est à cet homme de le créer, non à lui. Sa tâche à lui était de

ramener l'homme à lui-même, il l'a fait, et maintenant, que l'homme invente de nouvelles relations avec les autres hommes.

En tous cas, il écarte aussi résolument le socialisme et le bolchevisme que le fascisme.

Tout ce que nous pouvons tirer de lui, c'est que l'homme nouveau se donnera à un chef de son choix, si cela lui plaît, mais qu'il tiendra surtout à sa paix intérieure.

Tout cela peut paraître bien vague. Lawrence lui-même s'en rendait compte. Il aurait voulu faire plus, et répétait alors qu'il gardait encore quelques forces :

« I want to do something with living people somewhere, somehow, while I live on the earth ».

« Je voudrais faire quelque chose avec des gens vivants, quelque part, n'importe comment, pendant que je vis sur la terre ».

Mais quelques années plus tard, il se résignait; il comprenait qu'en cherchant son Dieu, il avait fait sa tâche, et qu'il avait ainsi amené d'autres hommes à chercher le leur.

Il se rendait compte que « le feu qui s'était allumé soudain dans sa poitrine, s'allumerait un jour dans les poitrines de tous les hommes... ».

Son dernier ouvrage « The man who died away » se terminait ainsi :

« I have sowed the seed of my life and my resurrection, and put my touch forever upon the choice woman of this day... »

« So let the boat carry me. To morrow is another day ».

« J'ai semé la semence de ma vie et de ma résurrection et mis mon empreinte pour toujours sur la femme élue de notre temps...

« Ainsi laissez le navire m'emporter. Demain est un autre jour ».

Ce demain, il ne l'a pas vu. La mort l'a pris. Sa vie avait été usée par la recherche ardente de sa vérité.

Mais quelque faiblesse que nous trouvions dans sa philosophie, quelque difficulté que nous ayons à ordonner ses idées en un système cohérent, qu'importe, ce n'est pas cela qu'il nous a apporté.

Une telle vie émane de son œuvre, une telle flamme de beauté, une telle chaleur de cœur que nous devons lui être reconnaissants d'être remonté aux sources de l'être pour donner à notre vie une nouvelle signification.

Cet homme éprouve plus que tout autre l'angoissante nécessité d'un monde nouveau. Il eût voulu le créer, longtemps il en sentit le poids sur ses frêles épaules. Il lui fallut renoncer à ce rêve. Il n'avait rien édifié. Mais les hommes entendront l'appel passionné qu'il jetait dans l'espace.

Et si ce monde doit exister un jour, il sera bâti sur cette possession de l'homme par lui-même, en silence, pour prendre conscience de ses forces obscures, et leur donner la place qu'elles méritent; pour acquérir une nouvelle individualité, et établir des

rapports nouveaux avec la femme et avec les autres hommes. Il aura enseigné aux gens de notre temps :

« The human of the non-human ».

L'humain du non-humain.

L'humanité de nos forces inconscientes. Il nous aura révélé le Dieu qui est en nous, — le Dieu de nos corps.

## LE STYLE DE LAWRENCE

Ici nous touchons au mystère de Lawrence ? Le style est magique. Le meilleur, ou le pire, comme la langue d'Esope. Mais on n'y échappe pas. C'est sa main mise sur le monde, sur nous. On peut discuter, on ne peut rester indifférent.

Maintenant, il se soumet à la nature, il l'observe, il s'abandonne, il décrit. Minutieusement parfois. Parfois avec toutes les couleurs, toutes les formes, toutes les odeurs, toutes les lignes, tous les mouvements nécessaires à évoquer la féerie. Lawrence a disparu. Mais nous sommes dans un village de mineurs. D'une haie à l'autre des petits jardins, une femme en appelle une autre. Sur la route passent deux sœurs, Ursule et Gudrun. Elles entreront tout à l'heure chez le vieux M. Crich, le propriétaire de la mine. Nous le verrons mourir, nous assisterons à son agonie. Nous pourrons aussi bien passer quelques heures au café à Londres, parmi les esthètes, les intellectuels, et leurs petites amies. Où n'irons-nous pas, si Lawrence lève sa baguette ? Où il est allé, nous irons, en Italie, en Sardaigne, au Mexique. Lui plaît-il que nous retournions à Nottingham, chez l'étrange marchand de nouveautés, le père d'Alvina, ou au milieu de la troupe ambulante dirigée par

la séduisante française qui joue des sketchs indiens avec un Suisse, un Allemand et un Italien qui lui sont dévoués jusqu'à la mort ? Nous les suivrons jusqu'à la dernière page du livre.

Lawrence voit, et décrit. Le monde entrait en lui par tous les sens. Pour nous le rendre, il savait tous les mots, tous les noms de fleurs, tous les termes précis, un riche vocabulaire. Mais il avait mieux. Il avait le sens mystérieux des correspondances, qui fait trouver les comparaisons, rapprocher les objets qui n'ont jamais été rapprochés, si bien que l'étincelle de la vie jaillit de cette rencontre. Prenons-en pour exemple cette description d'un lapin qui ne veut pas se laisser prendre. (*Women in love*).

« And, suddenly, the rabbit, which had been crou-  
« ching as if it were a flower, so still and soft, sud-  
« denly burst into life. Round and round the court  
« it went, as if shot from a gun, round and round  
« like a furry meteorite, in a tense hard circle that  
« seemed to bind their brains. They all stood in  
« amazement, smiling uncannily, as if the rabbit was  
« obeying some unknow incantation. Round and  
« round it flew, on the grass under the old red walls  
« like a storm ».

Jamais Lawrence n'observa la nature avec une idée préconçue. Il l'accepte, il laisse entrer en lui les images; un jour il revivra la scène, il nous y fera assister. Qui peut oublier la course de taureaux qui forme le début du « *Serpent à plumes* » ? Et pourtant quel rapport apparent a-t-elle avec le roman ?

Lawrence, qui accepte à ce moment jusqu'aux sacrifices humains, du moins il l'affirme, nous fait partager jusqu'à la nausée le dégoût de Kate pour ce spectacle répugnant. Que veut-il prouver ? Nous ne le savons pas et nous aimons autant ne pas le savoir. Ce dont nous sommes sûrs, c'est d'avoir passé trois heures aux arènes de Mexico.

Il y a dans les romans de Lawrence un grand nombre de descriptions de la même qualité, et où il se révèle un vrai, un grand écrivain naturaliste, l'admirateur de Maupassant qu'il était.

Mais, impossible de nous arrêter là. Cette description si vraie, Lawrence va l'interpréter, en tirer parti, la placer de telle sorte dans son œuvre que nous comprendrons quel travail s'est fait en lui à l'occasion de cette observation. Tout a un sens pour un mystique, et particulièrement pour Lawrence. Il faut qu'il découvre le côté caché, mystérieux des choses, les raisons pour lesquelles elles nous frappent ou nous émeuvent, les rapprochements qu'elles évoquent.

Gerald Crich force sa jument à rester devant la barrière du chemin de fer au moment où passe un train. Cet épisode banal est magnifiquement évoqué : le bruit de la locomotive, les bonds de la jument, la terreur des deux jeunes filles, la lutte du jeune homme contre sa bête qui finit par tourner sur elle-même sur ses pieds de derrière, quelle précision !

Sûrement, Lawrence a vu une telle scène. Mais en même temps, sa vie intérieure allait son train. Il op-

posait en lui-même l'homme qui veut obtenir la femme qu'il aime du consentement de celle-ci, et l'homme qui veut mettre son emprise sur celle qui lui plaît, et ne lui permet pas de se reprendre ou de se refuser.

Or cet homme est Gerald, et sa lutte avec sa jument n'est que l'image de la lutte qu'il va livrer à Gudrun. Tous les détails prennent alors un sens, tout le tableau n'est qu'un symbole, et c'est ce qui en fait l'intérêt profond. Mais il faut insister là-dessus, cela n'enlève rien à sa valeur descriptive.

On voit pourtant le danger du procédé dans « *The man who died* », le dernier roman de Lawrence, et l'un des plus faibles. Tout est image, tout est symbole, et la réalité s'efface. Cela devient réellement pénible.

Quand Lawrence expose ses idées, c'est autre chose encore. Ici le mystique se découvre tout à fait. C'est un style passionné, plein de redites, de répétitions. L'idée est présentée sur toutes ses faces, certains mots reviennent régulièrement, entrent par force en nous, et finissent par nous halluciner.

C'est parce que Lawrence est convaincu qu'il nous convainc. Ses idées lui sont chères. Il aime son Dieu, et c'est une joie pour lui, ou plutôt c'est une nécessité irrésistible, de parler de lui, de le prêcher, de lui amener des adeptes. Lawrence possède deux grandes qualités du prédicateur. D'abord, un solide mépris pour ce qui n'est pas son idéal, ce qu'il veut écarter. Il ne fait aucun effort pour faire à chacun sa part.

Celui qui n'est pas avec lui est contre lui, et Lawrence exprime sans retenue ce qu'il pense de lui. Il y a dans Lawrence un puritain anglais, un passionné, un intransigeant, un sectaire. Mais peut-être ce genre d'homme est-il nécessaire pour veiller ceux qui s'endorment et pour faire triompher certaines idées ? D'ailleurs, utile ou non, comment Lawrence pourrait-il se changer ? Il n'a jamais cru que la vérité avait plusieurs faces.

Voici comment il accable les nombreuses formes de l'idéal moderne. Après avoir accumulé les énumérations, les répétitions du mot *idéal*, une comparaison avec les abeilles nous force à voir les choses, et un mot vulgaire, *to stink*, les condamne sans appel :

« The ideal of love, the ideal that it is better to  
« give than to receive, the ideal of liberty, the ideal  
« of brotherhood of man, the ideal of the sanctity  
« of human-life, the ideal of what we call goodness,  
« charity, benevolence, public spiritedness, the ideal  
« of sacrifice for a cause, the ideal of unity and una-  
« nimity, all the lot, all the whole beehive of ideals,  
« has all got the modern bee-desease, and gone  
« putrid, *stinking*.

Le raisonnement se poursuit, d'une logique rigoureuse; l'adversaire tente de le rétorquer, mais Lawrence est insaisissable. Personne ne peut lui faire reconnaître qu'il a tort, puisqu'il a pour lui son Dieu.

Cette conviction énergique donne à son style une force incomparable. Mais parfois aussi le rend pénible, fatigant, quand Lawrence ressasse ses idées

longuement, en tournant toujours autour du même point sans s'apercevoir qu'il n'avance pas.

Heureusement, ces moments durent peu, et, comme un enfant, Lawrence retourne à la description du monde, de ce monde enchanteur dont les images illustrent si bien ses idées.

Cette vie profonde des choses, leur chaleur, leur mouvement, leur surface lisse ou rugueuse, qui peut mieux en donner l'idée que certains mots qui, pour une raison mystérieuse, ont en eux chaleur, mouvement, relief ? Il est certain que Lawrence qui cherche partout l'inconscient sous le conscient, la vie sous-jacente, a mieux compris qu'un autre le rapport entre la vie profonde et le choix de certains mots, autrement dit : la poésie.

Mais quand il s'agit du rythme, ce ne sont plus les choses qui s'imposent à Lawrence, mais lui-même qui leur impose son mouvement intérieur, le battement du sang dans ses artères, la ruée de la haine dans son cœur, la vague d'amour qui déferle dans tous ses membres.

Ainsi est réalisée une fois de plus en lui l'union du naturalisme et du mysticisme. Lawrence est à la fois l'homme pour qui le monde extérieur existe et l'homme pour qui le monde intérieur seul compte.

Tel est le secret de son génie.

*Vu, le doyen de la Faculté des Lettres,*

KLEINCLAUSZ.

*Vu et permis d'imprimer :*

Lyon, le 12 mars 1932,

*Le Recteur,*

LIRONDELLE.

## BIBLIOGRAPHIE

- I « A youthful story in the bad grey print of a provincial newspaper, under a nom de plume. But, thank God, that has gone to glory in the absolute sense ».
- II Poems. (e. s. « A still Afternoon, Dreams Old and Nascent » begin to be published in the English Review, November 1909).
- III First short story « Goose fair », in the English Review, February 1910.

\*  
\* \*

- 1 *The White Peacock*, an novel, Jan. 1911.
- 2 *The Trespasser*, a novel, May 1912.
- 3 *Love Poems and Others*, Feb. 1913.
- (Began to appear June 1912, Saturday Westminster Gazette)
- 4 *Sons and Lowers*, a novel, May 1913.
- 5 *The Wildowing of Mrs Holroyd*, a play, Ap. 1914.
- 6 *The Prussian Officier an Others Stories*, Dec. 1914.
- 7 *The Rainbow*, a novel, Sept. 1915.
- 8 *The Crown*, an essay published in the three numbers of The Signature, Oct. 4 th, 18 th and Nov 4 th. The only contributors to this paper with came to an end with the third number were Catherine Mansfield and John Middleton, Murry 1915.
- 9 *Amores*, poems, July 1916  
(Began to appear 1909)
- 10 *Twilight in Italy*, essays, June 1916.  
(Began to appear March 1912).
- 11 *Look. We have come Through*, a sequence, of poems written 1912-17, Dec. 1917.
- 12 *New Poems*. Began to appear 1910, Oct. 1918.
- 13 *Bay*, poems, Nov. 1919.
- 14 *Touch and go*, a play, May 1920.

- 15 *Women in Love*, a novel, Nov. 1920.  
(written in 1916)
- 16 *The Lost Girl*, a novel, Nov. 1920.
- 17 *Psycho Analysis and the Unconscious*, May 1921.  
(first published in America)
- 18 *Tortoises*, poems, Dec. 1921.
- 19 *Sex and Sardinia*, essays, Dec. 1921.
- 20 *AAaron's Rod*, a novel, Apar. 1922.  
(first published in America)
- 21 *Fantasia of the Unconscious*, essays, Oct. 1922.  
(written in Germany in the summer of 1920)
- 22 *England, my England*, short stories, Oct. 1922.
- 23 *The Lady Bird*, long-short stories, March. 1923.
- 24 *Studies in Classic American Literature*, Aug. 1923.
- 25 *Kangaroo*, a novel, sept. 1923.
- 26 *Birds, Beast and Flowers*, poems, Oct. 1924.  
(Including Tortoises).
- 27 *The Boy in the Bush*, a novel, Aug. 1924.
- 28 *Introduction to Maurice Magnus « Memoires of the Foreign Legion », 1924.*
- 29 *St Mawr*, three stories, 1925.
- 30 *The Plumed Serpent*, a novel, 1926.
- 31 *David*, a play, 1926.
- 32 *Mornings in Mexico*, essays, 1927.
- 33 *The Woman who rode away*, long-short stories, 1928.
- 34 *Lady Chatterleys Lover*, a novel, 1928.  
(including the préface of Lawrence for the popular edition of 1930)
- 35 *Pansies*, poems, 1929.
- 36 *The Man Who Died*, 1931.
- 37 *The Virgin and the Gipsy*, 1931.

•

\* \*

Presque toutes les œuvres de D. H. Lawrence ont été publiées en Angleterre par Martin Secker.

Psychoanalysis and the Unconscious, et *Fantasia of the Unconscious*, furent d'abord publiés en Amérique, puis republiés par Martin Secker.

C'est à cette édition anglaise que nous nous référons, quand nous indiquons les pages — sauf pour *Sons and Lovers*

et *The Woman who rode away*, pour lesquels nous avons consulté l'édition Tauchnitz.

Pour *Le Renard, Ile, Mon Ile*, et *Le Serpent à Plumes* nous avons eu en mains les traductions françaises suivantes :

D. H. LAWRENCE. *Ile, Mon Ile*, traduction Denyse Clairouin. Chez Kra, 1930.

D. H. LAWRENCE. *Le Renard*, traduction L. A. Delieutraz. Librairie Stock, 1928. (Collection Cabinet Cosmopolite).

D. H. LAWRENCE. *Le Serpent à Plumes*, traduction Denyse Clairouin, préface de René Lalou. Chez Stock, 1931.

### Etudes sur Lawrence.

Préface de John CHARPENTIER pour la traduction de *Le Renard*. Chez Stock, 1928.

D. H. LAWRENCE. *A First Study*, by Stephen Potter. (Jonathan Cape et Harrison Smith). New-York, 1930.

*Son of Woman. The Story of D. H. Lawrence*, by John MIDLETON MURRY. (Jonathan Cape) London et Toronto.

*Early Life of D. H. Lawrence*, by Ada LAWRENCE (His sister) and G. Stuart Gelder. (G. Orioli. Florence) 1931.

*D. H. Lawrence, An Indiscretion*, by ALDINGTON RICHARD.

*D. H. Lawrence. An American Interpretation*, by SELIGMANN, New-York, 1929.

*Lorenzo in Taos*, by Mabel DODGE LUHAN. Alfred A. Knopf. N. Y. 1932.

GERARD DE CATALOGNE. David Herbert Lawrence, le Figaro, 27 avril 1929.

André LEVINSON. Un immoraliste vertueux : D. H. Lawrence. Nouvelles littéraires, 14 déc. 1929.

Préface de René LALOU pour la traduction française du *Serpent à plumes*, 1931.

Note sur « Le serpent à plumes » par DENYS MARION. Nouvelle Revue Française, oct. 1931.

Note sur l'Amant de Lady Chatterley, par J. E. CHARLES Grande Revue, février 1932.

Préface d'André MALRAUX pour la traduction française de l'amant de Lady Chatterley, parue dans la Nouvelle Revue Française, 1932.

Abbé BRÉMOND. *Histoire Littéraire du Sentiment Religieux en France*. (Huit volumes parus).

R. BASTIDE. *Les Problèmes de la Vie Mystique*.

- P. JANET. *De l'Angoisse à l'Extase*. (Alcan, 1926).
- BELOT. *Le Sentiment Religieux*. (Traité de psychologie de Dumas. Tome II, Alcan).
- W. JAMES. *L'Expérience Religieuse*. (Trad. Abanzit) Alcan, 1906.
- E. BOUTROUX. *Psychologie du Mysticisme*. (Bulletin psychologique. 1902).
- H. DELACROIX. *Etudes d'Histoire et de Psychologie du Mysticisme*. Les grands mystiques chrétiens (1908).

## TABLE DES MATIERES

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| L'Œuvre de Lawrence .....                        | 5   |
| La Vie de D. H. Lawrence .....                   | 8   |
| Naturalisme .....                                | 40  |
| Naissance du Mysticisme .....                    | 49  |
| De l'amour au mysticisme .....                   | 53  |
| L'Animal .....                                   | 59  |
| De la nature à Dieu .....                        | 65  |
| Le Dieu de Lawrence .....                        | 70  |
| Retour sur la vie passée .....                   | 77  |
| L'amour parfait .....                            | 83  |
| La vie mystique .....                            | 95  |
| Sources du mysticisme de Lawrence .....          | 106 |
| L'humanité de Lawrence et le monde nouveau ..... | 116 |
| Le style de Lawrence .....                       | 126 |
| Bibliographie .....                              | 132 |



